

Historique du Ve Groupe du 103^e R. A. L. (Ancien XIe Groupe)
Source : Musée de l'Artillerie – transcription intégrale – Martine Lecomte – 2014

HISTORIQUE

DU

Ve Groupe du 103^e R. A. L.
(Ancien XIe Groupe)

PARIS ET LIMOGES. – IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES CHARLES LAVAUZELLE.

HISTORIQUE

DU

Ve Groupe du 103^e R. A. L. (Ancien XIe Groupe)

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES BATAILLES ET ACTIONS AUXQUELLES LE GROUPE A PRIS PART

I. -	Alsace.	VII. -	Aisne.
II. -	Italie.	VIII. -	Le Matz, l'Ailette.
III. -	Belgique.	IX. -	Soissons.
IV. -	Somme.	X. -	Belgique.
V. -	Champagne.	XI. -	Armistice.
VI. -	Somme.		Occupation.

CITATIONS DU GROUPE A L'ORDRE DE L'ARMÉE. Ordre général n° 560.

Le général commandant la IIIe armée cite à l'ordre de l'armée *le Ve groupe du 103^e régiment d'artillerie lourde* :

« Superbe unité de combat où les traditions de discipline, de bravoure, d'esprit de sacrifice animent au plus haut degré tout le personnel. S'est distinguée brillamment en Italie et en Belgique. Vient d'ajouter, sous le commandement du chef d'escadron Assolant, des pages splendides à son historique.
« Des premiers jours de juillet à la fin septembre 1918, a été engagé sans arrêt ni repos dans trois offensives successives, sur des théâtres d'opérations différents. Malgré les fatigues extrêmes subies et les lourdes pertes en personnel et en matériel, a maintenu au plus haut point sa valeur combative, aidant puissamment l'infanterie dans sa marche victorieuse. »

Au G. Q. A., le 9 novembre 1918.
Le général commandant la IIIe armée,
HUMBERT.

Ordre général n° 678.

Le général commandant la Vie armée cite à l'ordre de l'armée *le Ve groupe du 103^e régiment d'artillerie lourde* :

« Après avoir brillamment combattu sur l'Ourcq, le Matz et l'Aisne, a participé avec une ardeur et un entrain admirables à l'offensive des Flandres, du 11 octobre au 11 novembre 1918. Malgré des fatigues exceptionnelles, a contribué puissamment à l'avance réalisée, détruisant par des tirs de jour et de nuit les centres de résistances ennemis, harcelant l'adversaire sans relâche, n'hésitant pas à pousser ses batteries sous le feu de mousqueterie et des mitrailleuses pour appuyer l'infanterie au plus près. »

Au Q. C. A., le 18 décembre 1918.
Le général commandant la Vie armée,
DEGOUTTE.

Ordre général n° 140 F.

Par application des prescriptions de la circulaire n° 2156 *d* du 22 février 1918, le Maréchal de France commandant en chef les armées françaises de l'Est a décidé que l'unité ci-dessous aura droit au port de la fourragère :

AUX COULEURS DE LA CROIX DE GUERRE.

Ve groupe du 103^e régiment d'artillerie lourde.

Au G. Q. G., le 19 décembre 1918.
Le Maréchal de France, commandant en chef
Les armées françaises de l'Est.
PÉTAÏN.

MORTS POUR LA FRANCE

BAT-TERIE.	NOMS ET PRÉNOMS	GRADE.	DATE de LA MORT	LIEU DE LA MORT	LIEU DE L'HINHUMATION
E.M.	Orange (Julien-Anselme).	2 ^e c.c.	7/10/17	Dolegna (Italie).	Dolegna (Italie).
16 ^e	BAILLEUL (Jules).	1 ^{re} c.s.	1/11/17	Hoogstade	Cimetière civil d'Éren (Belgique)
16 ^e	DESACHER (Charles-Louis).	Id.	8/11/17	Devant Dixmude (Belgique).	Id.
16 ^e	ANGAMMARE (Léon-Georges).	Id.	Id.	Id.	Id.
16 ^e	MARCÈRE (Henri-Paul).	Id.	Id.	Id.	Id.
16 ^e	LAURENT (Jules-Paul-Henri).	Id.	Id.	Id.	Id.
16e	Baron (Julien-Alcide).	Id.	Id.	Id.	Id.
16 ^e	DUSAILLY (Marcel-Louis-Gustave).	Id.	Id.	Id.	Id.
13 ^e	FLEURY (Auguste).	Id.	3/9/18	Ambulance 12	-
13 ^e	DOVO (Marius)	2 ^e c.c.	25/10/18	Rouen	-
17 ^e	OLIVIER (Edmond).	m.d.l.	1/11/17	Dixmude (Belgique)	Oostkerque (Belgique).
17 ^e	POITOU (Philippe).	Id.	Id.	Id.	Id.
17 ^e	PIGEON (Pierre)	Id.	Id.	Id.	Id.
17 ^e	NICOLAS (Raymond).	Brigad.	Id.	Id.	Id.
14 ^e	MINTRER	2 ^e c.c.	17/8/18	Ambulance de St-Crépin-au-Bois (Oise)	Cimetière de l'hôpital complémentaire n° 37
14 ^e	PERNET (Marius-Félix-Martinisque)	2 ^e c.s.	15/10/18	Devant Roulers (Belgique).	-
14 ^e	MIRAY (Claudius).	Id.	10/18	Hôpital de Caen (suites de maladie contractée au front).	Cimetière de Caen (Calvados).
14 ^e	CAUFOURIER (Maurice).	m.p	11/18	-	-
15e	LELIÈVRE (Henri).	2 ^e c.s.	23/4/18	Ferme des Vacques, près Souain (Marne).	Cimetière de Suippes.
15 ^e	DUHAMEL (Maurice-Paul).	Id.	Id.	Id.	Id.
15 ^e	LANÇON (Henri-Jean-Eugène).	Id.	16/8/18	St Crépin-au-Bois (Oise).	Cimetière de St Crépin-au-Bois.
C.L.	GODEFROY	2 ^e c.c.	7/18	Blessé mortellement près Dampieux (Aisne).	-
S.M.A.	DAVIER.	Id.	30/9/17	Phamariaco (Italie).	Cimetière de Phamariaco.
6 ^e S.M.A.	VUILLEMET	Cap.	28/10/17	St Riquier (Belgique)	Fortheim (Belgique).

LÉGION D'HONNEUR.

Ordre n° 9300 D du 24 août 1918 du G. Q. G.

Capitaine LAFFONT DE LADEBAT (active), commandant la 13^e batterie :

« Officier ayant à un haut degré le sentiment du devoir, s'imposant à tous par son calme sous le feu. Blessé une première fois devant Dixmude, a reçu une nouvelle blessure grave en installant sa batterie à proximité des lignes ennemies, lors de l'avance du 23 juillet. Trois citations ; une blessure antérieure. »

Ordre n° 12585 du 28 décembre 1918 du G. Q. G.

Lieutenant PREMOIT (réserve), commandant la 5^e S. M. A. :

« Mobilisé à l'intérieur du fait de ses fonctions civiles, a demandé à servir sur le front. Sous-officier observateur d'artillerie, puis sous-lieutenant mitrailleur d'infanterie, a montré dans les circonstances critiques un très grand courage. Grièvement blessé et déclaré inapte définitif a, pour la seconde fois, revendiqué une place sur le front. Dans le service automobile de ravitaillement de première ligne, a fait campagne en Italie et en Belgique, donnant à tous un bel exemple d'énergie et de patriotisme. Une blessure et deux citations. »

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Citations individuelles.

Ordre du 11 avril 1918 de la I^{ve} armée.

Lieutenant MATHIEU, commandant la 5^e batterie :

« S'étant trouvé lors d'une attaque allemande, coupé de communications, a fait preuve de sang-froid et de courage en maintenant le calme dans sa batterie prise à partie par des tirs à obus asphyxiants ; grâce aux dispositions judicieuses prises par ses soins, a évité de lourdes pertes à son personnel. A montré en outre une remarquable initiative en commandant, malgré son isolement et l'absence d'ordres, des tirs sur tout le front de la division qui ont répondu exactement aux besoins de l'infanterie et lui ont apporté l'aide la plus efficace. »

Ordre du 22 septembre 1918 de la Xe armée.

Lieutenant FARJON, de la 15^e batterie :

« Engagé pour la durée de la guerre ; d'une énergie constante, s'est fait remarquer devant Dixmude par son mépris du danger. Pendant l'offensive de juillet, a montré à nouveau un

courage et un calme remarquables en assurant la liaison entre sa batterie et les premiers éléments d'infanterie sous des feux incessants. »

Ordre du 22 septembre 1918 de la Xe armée.

Maréchal des logis RICHERD, de l'état-major :

« Dans l'offensive du Au, a servi d'agent de liaison entre les unités et n'a cessé de parcourir le champ de bataille sous les bombardements les plus intenses, sans souci du danger, rendant les plus grands services au commandement. Deux blessures ; une citation. »

Ordre n° 343 du 10 octobre 1918 de la Xe armée.

Sous-lieutenant GESQUIÈRE, de l'état-major :

« Officier téléphoniste qui ne cesse de payer de sa personne. Le 20 août 1918, a accompagné le chef d'escadron dans une reconnaissance des positions interrompues deux fois par le bombardement violent. A installé dans des conditions très périlleuses les lignes téléphoniques qu'il a fait réparer jour et nuit un très grand nombre de fois. Grâce à son calme, son mépris du danger, son zèle de tous les instants, a le plus grand ascendant sur la troupe et a rendu les plus grands services à l'artillerie lourde et à l'infanterie divisionnaire. Déjà deux fois cité. »

Ordre n° 683 du 5 janvier 1919 de la Vie armée.

Sous-lieutenant FARJON, de la 15^e batterie :

« Engagé pour la durée de la guerre, nommé sous-lieutenant ; a fait l'admiration de tous par ses reconnaissances avancées. Fait prisonnier au cours d'une mission sur l'Escaut, a refusé de donner aucun renseignement et a été emprisonné trois jours. A montré une grande présence d'esprit en se dérobant à la surveillance de l'escorte qui le conduisait sur la frontière hollandaise. A rallié les isolés alliés rencontrés sur les routes de Belgique et les a conduits en ordre, au nombre de trois cents, à Bruxelles, au milieu des Allemands en retraite, leur en imposant par son attitude. Officier du plus grand dévouement. »

Ordre n° 683 du 5 janvier 1919 de la Vie armée.

Servant NICOLAS, de la 15^e batterie :

« Fait prisonnier au cours d'une reconnaissance avancée, a refusé sous la menace des fusils allemands d'indiquer le lieu de retraite de l'officier qui l'accompagnait. Echappé des mains de l'ennemi, a pu, après quinze jours, en traversant la Belgique, rejoindre sa batterie. »

CITATIONS A L'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE.

1^e Citations collectives.

Ordre n° 401 du 15 août 1918 du 11^e corps d'armée.

14^e batterie :

« Sous le commandement du lieutenant Rol, a pris constamment la tête de l'artillerie lors de l'offensive du ... 1918. S'est mise le premier jour, en batterie sous le feu des mitrailleuses ennemies. Le..., a pris position à découvert sur un terrain conquis et a enrayé tout retour ennemi. Modèle de mobilité pour l'artillerie lourde dans la guerre de mouvement. »

2^e Citations individuelles.

Ordre n° 394 du 7 août 1918 du 11^e corps d'armée.

Capitaine MATHIEU, commandant de la 15^e batterie :

« Commandant une batterie lourde qui a constamment fait preuve d'une activité superbe, lors de l'offensive de ... 1918. A donné une souplesse remarquable à son unité qui a toujours répondu au besoin de l'infanterie et qui a pun notamment les ... et ... 1918, disperser de fortes colonnes ennemies signalées à plus de dix kilomètres de notre front et venant en renfort. Déjà cité deux fois. »

Ordre n° 394 du 7 août 1918 du 11^e corps d'armée.

Aumônier militaire HAMELIN, état-major du groupe :

« Aumônier militaire. Exemple de courage calme et d'abnégation. Pendant l'offensive de ... 1918, a montré une grande énergie en visitant chaque jour, malgré les tirs de barrage, les batteries en position souvent éloignées les unes des autres. A, en particulier, apporté le meilleur réconfort par sa présence dans une unité de toute première ligne, violemment bombardée par des obus de gros calibre, dont le capitaine venait d'être blessé. Le ...1918, en l'absence de brancardiers, a transporté un blessé sur son dos jusqu'au poste de secours. »

Ordre n° 394 du 7 août 1918 du 11^e corps d'armée.

Téléphoniste QUIDEL, de la 14^e batterie :

« Téléphoniste courageux ; le...1918, au service d'un observatoire avancé, s'est porté sous le feu des mitrailleuses ennemies au secours d'un officier blessé grièvement, faisant preuve ainsi de dévouement et d'un mépris absolu du danger. »

Ordre n° 81 du 19 septembre 1918 du 1^{re} corps d'armée.

Docteur FOURCADE, médecin chef de service dans l'état-major du groupe :

« Dégagé de toute obligation militaire, s'est engagé en 1914. S'est imposé dès le début dans un hôpital de contagieux par ses hautes qualités professionnelles. Classé dans la troupe, n'a pas quitté le front depuis trois ans. Dévoué sans limite au malade et au blessé, s'est particulièrement distingué en 1917 au cours d'une épidémie contractée en Italie. Homme de devoir et d'un caractère élevé, a acquis une influence morale considérable sur les hommes. Intoxiqué en Champagne en mars 1918, n'a pas voulu être évacué. Epuisé de fatigue, a voulu rester à son poste pendant l'offensive de juillet 1918. A du finalement céder devant la maladie. Belle figure française. Exemple vivant du même au pays. »

AVANT-PROPOS.

Armé du canon de 155 C. Schneider modèle 1915, le XI^e groupe du 103^e régiment d'artillerie lourde a été formé le 6 mars 1917 à Vernon (Eure). Il ne faisait partie, à sa création, d'aucune grande unité. Organe d'armée, il a été envoyé de secteur en secteur, tantôt avec une division, tantôt avec une autre, jusqu'au jour où il est devenu élément organique divisionnaire.

Le 14 décembre 1917, il a été affecté à la 5^e division d'infanterie, le groupe et les unités ont été dénumérotés, tout en restant au 103^e régiment. Il y a donc, dans l'histoire du groupe, deux périodes correspondant chacune à un numéro différent, et qui serviront de division à cette relation :

1^{re} partie : le XI^e groupe (élément non endivisionné) ;

2^e partie : le Ve groupe (organe divisionnaire).

PREMIÈRE PARTIE.

LE XI^e GROUPE DU 103^e R. A. L.

CHAPITRE 1^{re}.

Création du groupe. – Séjour à Vernon, Chartres, Sézanne.

(6 mars – 2 juillet 1917.)

Le 6 mars 1917, les éléments devant constituer le nouveau groupe sont réunis aux environs de Vernon (Eure), dans différents villages (Saint-Marcel, Saint-Pierre-d'Authie, Montigny).

Des gradés et des canonniers envoyés du front, des Ve et Vie groupes du 103^e, en position près de Montdidier, constituent avec des hommes des dépôts des 103^e R. A. L. et 11^e R. A. C. un noyau autour duquel viendront se grouper de jeunes recrues.

Le 20 mars, le chef d'escadron Manuel est désigné pour prendre le commandement du groupe. Il vient de l'artillerie coloniale et est officier de la Légion d'honneur.

Le 4 avril, les officiers, sous-officiers des batteries de tir et les servants s'embarquent pour Chartres. Ils sont cantonnés dans le village de Leves.

L'instruction leur est donnée au centre d'organisation d'artillerie lourde, du 4 au 22 avril, et suivie d'une série d'écoles à feu. De retour à Vernon, les unités sont portées à l'effectif réglementaire de guerre en personnel et en matériel.

La 16^e batterie reçoit, le 20 mai, son commandement définitif, le capitaine Laffont de Ladebat.

Le 26 mai, embarquement en chemin de fer pour une destination inconnue. Le débarquement a lieu à Esternay et les unités sont dirigées sur les villages de Launat, les Bordes, Mœurs, près de Sézanne (Marne), où elles suivront l'instruction d'un autre centre d'organisation d'artillerie lourde. L'état-major s'installe à Mœurs.

Les cours étaient dirigés par le lieutenant-colonel de l'armée territoriale Spilleux, breveté, ancien officier de l'armée active. Pendant ce séjour à Sézanne, des officiers nouveaux rejoignent leurs unités.

Les 26 et 27 juin, écoles à feu au polygone de circonstance d'Allemant. Le 2 juillet, le groupe est passé en revue par le colonel Summeral, commandant une mission américaine.

A l'issue de cette inspection, le chef d'escadron recevait la lettre suivante :

Le 7 juillet 1917.

A Monsieur le Commandant MANUEL,
Commandant un groupe du 103^e d'artillerie.

Mon cher Commandant,

Permettez-moi de vous exprimer à nouveau toute ma reconnaissance de l'honneur accordé aux officiers de l'artillerie américaine pour la revue de votre magnifique groupe d'artillerie. Nous avons été profondément impressionnés par les évidences d'efficacité qui se sont manifestées dans l'instruction du personnel et des chevaux et dans l'état du matériel.

Je vous félicite sur le commandement de cette belle organisation et ce sera un privilège pour les soldats américains de servir avec de tels camarades.

Veillez agréer, mon Commandant, l'assurance de ma haute considération.

Signé : C.P. SUMMERAL
Colonel field artillery U. S Army

Les 3 et 4 juillet, embarquement des trios batteries à Sézanne.
La campagne va réellement commencer pour le XIe groupe qui est débarqué à Héricourt.

CHAPITRE II.

Alsace.

(6 juillet-9septembre 1917.)

A Héricourt, la composition du groupe est la suivante :

Etat-major :

Chef d'escadron MANUEL. Adjoint : sous-lieutenant ROL, orienteur ; BERNARD, T. S. F. ; GESQUIÈRE, téléphoniste ; GOOD, commandant les échelons ; SAPIN, officier d'approvisionnement ; Médecin aide-major, FOURCADE ; médecin auxiliaire, OURY ; vétérinaire auxiliaire PERROT.

16^e batterie :

Commandant de batterie : capitaine LAFFONT DE LADEBAT ; sous-lieutenant CHENAY ; aspirant DOLLFUS.

17^e batterie :

Commandant de batterie : lieutenant PAUL ; sous-lieutenant COUSIN ; aspirant COMBETTES.

18^e batterie :

Commandant de batterie : lieutenant LÉBOUDIG ; sous-lieutenant FARJON ; aspirant RIOUT.

Section de munitions automobile :

Capitaine VUILLEMET ; sous-lieutenant FRÉMIOT.

Le 6 juillet, le groupe est cantonné aux environs d'Héricourt (E.M.), à Tavey (16°), à Trépoins (17°), à Byans (18°), où il reste tout le mois, exécutant exercices et manœuvres.

Le 3 août, le groupe quitte ces cantonnements pour rejoindre l'A. D. 35 du 18^e corps d'armée (VIIe armée), à laquelle il est affecté.

Le 7 août, reconnaissance du chef d'escadron dans les bois sud de Dannemarie. A 7 heures du matin, l'état-major franchit l'ancienne frontière. Pour ses débuts, le XIe groupe a été favorisé et chacun est heureux de pénétrer en Alsace reconquise. Les batteries prennent position le 8 août près de l'étang l'Altnach. Les objectifs sont au sud d'Altkirch, colline d'Ill-Berg.

Après une nuit pluvieuse passée sous la tente, le feu est ouvert dans la matinée du 9. Le premier coup de canon est tiré par la 16^e batterie qui règle à l'aide d'un observateur en ballon. Les résultats magnifiques sont confirmés le lendemain par l'examen de photographies d'avions. La 18^e batterie tire dans cette même journée 200 obus allongés sur les ouvrages allemands. Le mauvais temps survenu empêche de continuer les tirs. On rentre pendant la nuit au cantonnement de Bretagne.

Le 11 août, nouvelles positions près de Traubach. Les 17^e et 18^e batteries effectuent, du 12 au 15 août, des tirs de destruction dans la région d'Ammersweiler et Bernweiler. Les Allemands réagissent avec du gros calibre. Le chef d'escadron Manuel réunit les servants et

les harangue pour leur donner l'habitude du feu. La 16^e batterie est détachée à une division de gauche et prend position près de Gewenheim, au milieu des sapins.

Le sol, non préparé pour du 155, nécessite un travail continu de réfection des plates-formes. Les accès nécessitent aussi un transbordement à bras des munitions sur un parcours de 200 mètres. Les tirs demandés sont nombreux, aussi le personnel se ressent de cette période fatigante. Mais ces fatigues ont vite oubliées, effacées par l'opération suivante qui est presque unique dans les annales de l'artillerie lourde, et qui nécessite un récit quelque peu détaillé.

Destruction d'un drachen allemand par la 16^e batterie.

(23 août 1917.)

« Il est certainement peu de batteries d'artillerie lourde qui aient réussi ce tour de force de détruire un ballon d'observation à 11.000 mètres. La chose s'est cependant passée fort simplement, la grande activité des servants ayant secondé magnifiquement le capitaine de Ladebat, qui commandait le tir et avait préparé depuis plusieurs jours son opération, de concert avec la S. R. O. T. (1) n° 55 (lieutenant Picq).

La 16^e batterie est en position près de Gueenheim, dans le Hinderschlag. Dans la nuit du 20 au 21 août 1917, la 1^{re} section est portée en avant. Elle met en batterie dans un petit bois, près de Michelbach, à 1500 mètres des premières lignes. Le reste de la nuit se passe à recevoir des munitions : 100 coups par pièce sont prévus. Les journées des 21 et 22 sont employées à organiser la position. On fait une large place nette autour des crosses pour permettre les grands déplacements. Les obus sont placés à portée. Des avions ennemis survolent le bois, mais rien de fâcheux ne se produit.

Enfin, dans l'après-midi du 23, la S. R. O. T. ayant activement repéré le ballon près de Mulhouse, alerte la section au moment même où les aéroliers sont occupés à ramener le drachen. Les premiers coups sont aussitôt tirés et confirment la bonne direction des pièces. De légères corrections en direction et portée suffisent pour amener des coups tout près du ballon : celui-ci est, à ce moment précis, détaché de son treuil. Les pièces tirent alors à volonté. Les soldats allemands, déplaçant leur engin par les cordes, gagnent la route toute proche de Mulhouse et s'éloignent le plus rapidement possible. Les coups suivants sont courts et les incitent d'autant à continuer leur mouvement. La S. R. O. T. donne l'emplacement actuel du drachen. Le capitaine commande les corrections qui portent les éclatements aux environs immédiats du ballon. Quelques coups sont longs ; l'objectif est encadré. Les aéroliers affolés, reviennent sur leurs pas et tombent en plein dans le barrage que font en ce moment nos deux pièces tirant sans arrêt.

Un obus a couché par terre la moitié des hommes ; un deuxième met le feu au ballon qui brûle comme une torche aux mains des survivants ; un troisième atteint et disperse le reste.

Le tir est terminé : quarante coups ont été tirés en trente minutes. Dans la nuit même, sous une pluie battante, la section regagne sa première position en emmenant avec elle les 160 coups restants.

Le maître pointeur Lecat (Gaston), de la 1^{re} pièce, a été cité à l'ordre de l'A. L. du 18^e corps d'armée pour le concours efficace qu'il a apporté dans cette circonstance. Le fait a été relaté au communiqué officiel (2). »

(1) Section de repérage par observation terrestre.

(2) Relation du lieutenant Dollfus.

On pardonnera à l'historique du XI groupe du 103^e A. L. d'avoir un peu insisté sur ce fait, car cette saucisse allemande, très gênante pour les français dans ce secteur, avait souvent été prise à partie par les 75 et canons spéciaux qui avaient en vain épuisé des centaines de munitions. En particulier, une batterie de 105 avait, quelques jours auparavant, tiré 150 coups sans même obtenir un déplacement du ballon. Nos canonniers, qui faisaient leurs premières armes, ont obtenu le résultat cherché avec 40 projectiles et l'on peut dire sans exagération que, pour leur coup d'essai, ils ont voulu un coup de maître.

CHAPITRE III.

Italie.

(12 septembre – 10 octobre 1917.)

Le 9 septembre, le groupe est embarqué à Belfort.

La destination, comme toujours, est inconnue. Mais on emporte quatre jours de vivres de chemin de fer, ce qui est une première indication, et l'on a reçu l'ordre de surveiller spécialement le chargement du matériel « en raison du grand nombre de tunnels, des déclivités et des courbes à faible rayon de la voie » que nous devons utiliser. Une indiscretion complète les déductions qu'on a pu tirer de ces prescriptions : c'est l'Italie.

Quelques jours avant l'embarquement, le lieutenant Le Boudic avait été remplacé à son commandement de la 18^e batterie par le lieutenant Mathieu, venant de l'école de Fontainebleau où il était instructeur. En outre, à Bretagne était arrivée, le 2 septembre, sous le commandement du capitaine Vuillemet et du sous-lieutenant Frémot, la section de munitions automobile destinée au groupe. Cette unité avait été créée à Vernon le 29 mai 1917. Après un court séjour à Lyon et Héricourt, elle avait été provisoirement rattachée au 118^e R. A. L. Le 2 septembre, elle rejoignait, par voie de terre, son groupe organique avec lequel elle embarque pour l'Italie.

L'itinéraire suivi est le suivant : Besançon, Dôle, Saint-Jean-de-Maurienne, Modane, Turin, Vérone, Trévise, Udine, Cividale del Friuli où s'effectue le débarquement. Le voyage a duré 70 heures.

L'entrain n'a pas cessé de régner. La campagne d'Alsace a été un brillant début pour le nouveau groupe. Celle d'Italie semble pleine d'espérance. Dans les gares, les femmes agitent les bras avec des cris : « *Eviva* ».

Après quelques jours de repos à Cividale, le groupe est mis en route sur Albana, où il arrive le 17 septembre. Il y reçoit un officier italien interprète, le lieutenant Siniscalco.

Les batteries s'installent. Aucune ressource de cantonnement : officiers, hommes et chevaux sont bivouaqués.

C'est dans cette vallée du Judrio que les batteries, pendant quelques jours, attendent les ordres.

Le 24 septembre, le XI/103^e est affecté à la II^e armée italienne (général Capello) et fait partie d'un groupement français d'artillerie aux ordres du chef d'escadron Merveilleux du Vignault. Il doit aller prendre position au nord-ouest de Goritzia, près du petit village de San-Floriano, au lieu dit : « le Linceul Blanc ».

Dans le voisinage des batteries se dresse le massif du Sabotino, sur la rive droite de l'Isonzo. Sur un des flancs de cette montagne est placé notre observatoire.

La II^e armée a pour mission d'enlever les monts San-Gabriele, Saint-Marc et le plateau de Ternova, sur la rive opposée de l'Isonzo. Ces positions, tombées entre les mains des italiens, doivent leur ouvrir les portes de Trieste.

Pour atteindre l'observatoire, il faut suivre une tranchée taillée dans le roc, abritant de nombreuses nappes de fils téléphoniques, puis un tunnel qui aboutit sur le versant est de la crête, d'où la vue est magnifique.

Cette région enlevée aux Autrichiens, a été, au début de 1917, le théâtre de combats sanglants.

A proximité du P. C. du groupe s'élève un monument à la mémoire du général italien Trombi, mortellement blessé en chargeant à la tête de sa brigade d'infanterie alpine.

Les batteries prennent leurs positions dans la nuit du 26 au 27.

En cours de route, au moment où la 18^e batterie traverse le village de Lusinico, un bombardement blesse grièvement l'infirmier Martin (perte d'un œil et d'un bras).

Les emplacements des pièces sont situés au fond d'un ravin aride, ne présentant que quelques arbres rabougris et une herbe rare. Les travaux de nos canonnières mettent à jour des débris de cadavres autrichiens et italiens.

C'est à cette époque qu'apparaissent dans le groupe les premières atteintes d'une épidémie de dysenterie qui ne tardera pas à prendre de grandes proportions.

Le premier malade et le premier mort du groupe est le canonnier Orange, excellent conducteur de l'état-major.

Le feu est ouvert le 27 septembre par la 16^e batterie, chargée de missions de contre-batterie.

Le 29 septembre, les deux autres batteries exécutent, à grande distance, des tirs de destruction sur des ouvrages autrichiens de la rive opposée.

Rien ne fait prévoir une attaque de grande envergure : riposte peu sérieuse ennemie, précautions presque nulles de l'infanterie italienne qui n'a d'autre abris que la toile de tente. En résumé, l'impression de tous est bientôt celle d'un secteur calme.

La marche rapide de nos alliés dans un terrain qui, à première vue, paraît imprenable, nous est expliquée par la faiblesse de la défense.

Le 6 octobre, dans la soirée, les batteries sont enlevées de leurs emplacements. Elles avaient en moyenne tiré chacune 300 coups.

La montée sur la route de San-Floriano exige un travail considérable. Par San-Floriano et San-Martino, le groupe rentre à ses cantonnements de Dologna et Albana. Cette marche dans la soirée permet à nos canonnières d'assister à un coucher de soleil magnifique sur l'Adriatique.

Le groupe venait donc d'être engagé deux fois, sans avoir éprouvé de pertes sensibles. La dysenterie dont nous avons signalé les débuts allait causer plus de mal qu'un violent bombardement. On l'attribue aux conditions climatiques auxquelles nos hommes n'étaient pas faits.

Chaque jour, plusieurs hommes par batterie étaient évacués. Le 12 septembre, le lieutenant Paul, commandant la 17^e batterie, entrait à l'ambulance et était provisoirement remplacé par le lieutenant Good.

Nous aurons à revenir sur les suites de cette terrible maladie et sur le dévouement du médecin chef de service, le docteur Fourcade.

Le 10 octobre, les batteries se mettent en route pour Cividale où elles s'embarquent.

En quittant l'armée italienne, tous les officiers, sous-officiers, brigadiers et canonnières recevaient du gouvernement italien la médaille commémorative de la campagne d'Italie, donnée à tout homme ayant combattu sur le front italien.

CHAPITRE IV.

Belgique.

(Premier jour : 15 octobre-13 décembre 1917.)

15 octobre, 5 heures du matin : Un coup de tampon réveille les dormeurs du premier train. Amiens !...

Le XI/103^e a quitté l'Italie il y a quatre jours et se trouve brusquement en zone anglaise.

Le voyage n'est pourtant pas terminé. Le train continue par Abbeville, Etaples, Boulogne, Calais ! La nuit est complète quand il s'arrête à Rexpoede. Tout le monde descend ! On a passé plus de 100 heures en wagon !

On a l'impression que, pour la première fois, les batteries vont prendre part à la vraie guerre. Le groupe va cantonner au nord du canal de Loos, à Forthem, pays pauvre, sans grandes ressources. Une ferme par unité ; presque tous les chevaux à la corde.

Le 18, le chef d'escadron prend contact avec le général Kestens, commandant la 11^e D. A. belge, à laquelle nous sommes affectés, avec le colonel Tack, commandant l'artillerie de cette division, et avec le major Jacques, commandant la contre-batterie nord.

L'artillerie française de la 11^e division belge est administrativement aux ordres du lieutenant-colonel Boumeguere.

Les emplacements de batterie ont été préparés à l'avance et le groupe n'a pas la latitude d'en choisir d'autres. Des plates-formes ont été construites en béton de ciment, dans le terrain marécageux, par le génie belge, pour des obusiers anglais de 10 pouces (254mm).

Ces positions, montrant des taches géométriques blanches, sans aucun camouflage, au milieu d'un nid de batteries belges et anglaises, doivent être repérées depuis longtemps par l'ennemi. De plus, elles sont situées près d'un carrefour de deux routes, avec deux pistes de caillebotis et une voie de 0m,60 passant sur un ponceau. Le premier canon mis en batterie deviendra immédiatement un objectif.

Aucun abri pour le personnel, aucune possibilité de creuser, l'eau apparaissant à 50 centimètres. Pas de défilement. En fin, une quantité insignifiante de matériaux nous est distribuée : quelques sacs à terre, quelques piquets ; on utilise des tôles légères abandonnées, ramassées sur le champ de bataille, pour abriter les servants de la pluie.

L'ensemble de la position était formidablement armé en artillerie. Oostkerke abritait dans ses ruines un obusier anglais de 380, lançant un projectile mesurant 1m,60 de hauteur et pesant 1.200 kilogrammes. A nos côtés se trouvaient des canons anglais de 8 pouces, des obusiers de 6 pouces, des batteries belges de 105mm et de 220mm. Toutes ces pièces avaient pour objectif Dixmude et les ouvrages ennemis de la crête de Klerken. Le gros obusier anglais tirait plus spécialement sur la minoterie où était installé un observatoire et où l'on soupçonnait l'existence d'un important P. C. allemand.

A cette artillerie des alliés répondaient des 105, des 150, des 210 allemands, lançant tous les modèles d'obus explosifs et toxiques.

Nos premiers tirs ont lieu la nuit.

L'accrochage a été fait de jour assez discrètement pour ne pas attirer de riposte. A ce moment, tout le secteur est en feu. Nos Schneider vont pouvoir se mêler au concert d'artillerie sans trop attirer l'attention.

Le travail des hommes est pénible. Les plates-formes tiennent bien les roues, mais elles n'ont pas la résistance suffisante pour supporter le choc des bâches de crosse. D'ailleurs, elles ont été construites vraisemblablement pour un matériel plus court et la plupart des crosses portent directement sur la terre, s'enfonçant à chaque coup et creusant en peu de temps un petit entonnoir qui se remplit d'eau. La 16^e batterie remédie un peu à cette situation en enfonçant

en terre, sous la crosse, des éléments de voie de 0m,60. Le 21 octobre, le capitaine Vuillemet, commandant la S. M. A. cantonnée à Saint-Riquier, est tué par une bombe d'avion.

Cet officier, âgé de 60 ans, bien que dégagé de toute obligation militaire, avait sollicité l'honneur de rester sur le front jusqu'à la fin des hostilités pour venger la mort de son fils, lieutenant d'infanterie, tombé sous les balles allemandes dans les premiers jours de la campagne.

Le 31 octobre est une journée pénible pour le XI/103^e. Le réglage de la 16^e batterie s'exécutait avec un avion belge : un coup de batterie atteint l'appareil et oblige le pilote à atterrir, heureusement sans accident. Ce tir nous a dévoilés.

Dans la journée la batterie est encadrée. Le soir le téléphoniste Bailleul est atteint de plusieurs éclats d'obus. Déjà fortement éprouvée quelques jours auparavant par les gaz, ce brave ne survit pas à ses blessures et meurt le lendemain à l'hôpital. Il dort son dernier sommeil au cimetière d'Ooren.

A la 17^e, dans la soirée, un obus de gros calibre tombant sur un abri en tôle où se tenaient plusieurs gradés tue le maréchal des logis mécanicien Poitoux, le maréchal des logis onservateur Olivier, le maréchal des logis chef Pigeon, le brigadier Nicolas, et blesse les maréchaux des logis chef de pièce Colet et Le Gentilhomme (ce dernier est amputé d'une jambe et d'un bras). Dans cette même journée avaient été blessés les servants Duchêne, Adam, Crépin, Pencot.

Le lendemain matin, 1^{re} novembre, à 10 heures, le capitaine Laffont de Ladebat, commandant la 16^e batterie, est blessé à la cuisse dans son P. C. où il travaillait.

Dés ce moment, le tir allemand redouble d'intensité. On ne peut plus approcher des pièces en plein jour sans être salué par des salves de gros calibres.

Une pièce de la 16^e batterie doit être évacuée.

De loin en loin, se trouvent plusieurs abris en superstructure que nos hommes ont pu renforcer hâtivement. Ils sont composés de rails et de madriers.

Aux heures critiques, les canonniers s'y entassent, malgré le danger de se réunir nombreux sous des toits dont la résistance est douteuse.

Un poste téléphonique a comme réduit une petite construction en maçonnerie et ciment recouvert de rails : un obus de gros calibre tombe la nuit sur cet abri, écarte et courbe les rails ; personne n'est blessé !

Le 1^{re} novembre, sans changer de position, le groupe passe à la 1^{re} armée française (général Anthoine).

Ce même jour, un obus tombe sur la cuisine de la 18^e batterie et y blesse un cuisinier : le servant Briaire ; l'autre cuisinier, Lerouget, est commotionné et doit être évacué en même temps que le maréchal des logis Verquin.

En plus du bombardement, le commandant Manuel quitte les batteries pour aller se reposer aux échelons ; le 5, il est évacué pour fatigue et dysenterie : le groupe passe aux ordres du lieutenant Mathieu.

Le 8 novembre, le capitaine de Ladebat, qui n'est resté qu'une semaine à l'» ambulance d'Hoogstaede, rentre au groupe. Il est accompagné du capitaine Grenié, du 215^e de campagne, nommé au commandement provisoire du XI/103^e.

Il apporte la nouvelle que le groupe est retiré du front.

Il aura la charge très lourde de faire sortir nos pièces de batterie sous l'œil des Allemands. Dans la soirée, un obus, qui semble être de 305, tombe sur un abri de la 16^e qui est complètement retourné. Une équipe de brancardiers nous prête son concours toute la nuit pour retrouver les corps de six de nos infortunés canonniers.

Ces braves, morts pour la France, sont : Desacher, Angammare, Marcère, Laurent, Baron, Dusailly.

En outre, à la 17^e, les conducteurs Métayer et Georjin sont blessés.

Le bombardement a été tellement violent qu'il a labouré entièrement les routes et démolit le pont sur lequel la 16^e est obligée de passer. Un travail de toute la nuit est encore nécessaire.

Ce n'est que la nuit suivante (nuit du 9 au 10) que nous pouvons entièrement sortir de batterie. Il fallut ensuite retourner chercher, avec les caissons et les chariots, les munitions que nous avons l'ordre d'emporter.

Les trois batteries arrivent au camp de Souchez, près de Beveren, épuisées par la fatigue et la maladie.

Quelques jours avant le départ de la position, le lieutenant Paul, commandant la 17^e batterie, et deux hommes évacués en Italie étaient rentrés à leur unité. Cet officier nous donnait des précisions sur les événements auxquels il venait d'assister et plusieurs parmi nous émirent l'idée que, peut-être, allions-nous être rappelés sur ce théâtre d'opérations que nous connaissions.

La situation physique et morale du groupe était cependant loin d'être favorable. Nos pertes avaient été sévères. Nous étions restés en ligne une vingtaine de jours et, malgré nos fatigues, nos morts, nos blessés, le moral serait peut-être resté encore assez élevé, mais l'épidémie ramenée d'Italie, qui était alors à son maximum, enlevait toute énergie.

Camp de Souchez.

(10 novembre – 1^{re} décembre 1917).

L'état sanitaire du groupe imposait une quarantaine immédiate. Les batteries furent isolées au camp de Souchez, à deux kilomètres à l'ouest de Beveren (frontière franco-belge).

Les mesures les plus rigoureuses furent imposées. Le médecin consultant de la III^e armée, bactériologiste distingué, vint déterminer les porteurs de bacilles.

C'est ici que l'intelligence et le dévouement du docteur Fourcade, chef de service du XI/103^e, se manifestèrent.

Lui seul arriva à briser l'indifférence et la force d'inertie générales, à imposer les règles d'hygiène sévères réclamées par les circonstances.

Cet officier, âgé de 33 ans, réformé, engagé pour la durée de la guerre, a fait parti pendant quinze mois du groupe. Il a été l'un des auxiliaires précieux du commandement. Connaissant *tous* les hommes, ayant réuni des renseignements personnels sur l'état physique de chacun, homme de troupe ou officier, ayant, dans ses débuts médicaux, spécialement étudié les maladies mentales, auteur d'une étude sur l'émotivité, il avait, dans cette guerre extraordinaire, un champ d'observation d'un intérêt capital, autant pour le médecin que pour le philosophe. Dans bien ses circonstances pénibles, il a relevé le moral de certains ; il a signalé au chef d'escadron quelques écueils à éviter. Un peu plus âgé que la plupart des officiers d'état-major et de batterie, il a su, avec tact, concilier les caractères, aplanir les difficultés qui pouvaient, dans un milieu aussi hétérogène, naître au moindre incident, et c'est, pour l'auteur de cet historique, un agréable devoir à remplir que de rendre au docteur Fourcade, aussi modeste que bon praticien, un hommage sincère.

La vie, au camp Souchez, fut très monotone ; les effectifs fondaient chaque jour.

Aucun renfort, de peur de propagation, ne devait nous être envoyé.

Les chevaux, eux-mêmes, manquant de conducteurs, ne recevaient que des soins sommaires. Alignés le long de grands arbres sans feuilles, ils faisaient triste mine sous la bise glaciale venant de la mer. Leur nombre, déjà réduit à l'arrivée au camp, diminuait chaque jour.

Les officiers, tous logés dans une baraque Adrian, organisèrent leur vie en prévision de l'hiver. Le nouveau commandant du groupe sut entretenir la bonne humeur grâce à son talent

de conteur. Les récits du capitaine Grenié, accompagnés de gestes expressifs, sont restés célèbres au Ve/103^e. Chez le capitaine Grenié, le soldat était doublé de l'ingénieur ; il avait effectué plusieurs études sur les moteurs à gaz et leur application militaire.

Le 9 décembre, l'épidémie paraissait en voie de décroissance, le groupe est envoyé cantonner dans le village de Spicken. Là, au moins, les chevaux peuvent être abrités.

La Ire armée, venait d'être dissoute. Pour l'administration, nos batteries furent rattachées à un groupement aux ordres du commandant Godet.

On reste au repos en attendant les ordres.

Le 13 décembre, le groupe embarque à Dunkerque, à destination de Ham (IIIe armée). L'embarquement du matériel fut effectué à l'aide de grues à vapeur, procédé que nos canonniers goûtèrent fort.

La campagne de Belgique valut au groupe les récompenses suivantes :

Officier de la Couronne et croix de guerre belge.

MANUEL (Marius), chef d'escadron commandant le XIe groupe.

Chevalier de Léopold et croix de guerre belge.

LAFFONT DE LADEBAT, capitaine, commandant la 16^e batterie.

Chevalier de la Couronne et croix de guerre belge.

MATHIEU (Henri), lieutenant, commandant la 18^e batterie.

Chevalier de Léopold II et croix de guerre belge.

RIOURT (Lucien), aspirant, 18^e batterie.

SEILLAC (Charles), maréchal des logis, 16^e batterie.

GILLARD (Louis), 2^e servant infirmier, 16^e batterie.

NERANT (Lucien), 2^e canonnier servant, 16^e batterie.

PELCOT (Joseph), 2^e canonnier servant, 16^e batterie.

Croix de guerre belge.

CHENAY (Pierre), sous-lieutenant, 16^e batterie.

DILLFUS (René), aspirant, 16^e batterie.

PETIT (Ashélard), maréchal des logis, 17^e batterie.

GIRARD (René), brigadier, 16^e batterie.

DULAINÉ (Georges), canonnier servant, 16^e batterie.

BEAUCOURT (Jean), brancardier, 17^e batterie.

CAUDRON (Justin), canonnier servant, 17^e batterie.

VRICKEN (Henri), brancardier, 17^e batterie.

LAMPEREUR (Paul), maître pointeur, 18^e batterie.

BIDAULT (Louis), canonnier servant, 18^e batterie.

BOY (Henri), brancardier, 18^e batterie.

POULET (Auguste), canonnier servant, 18^e batterie.

CHAPITRE V.

Séjour dans la Somme au camp de Mailly. Endivisionnement du groupe.

Le 14 décembre 1917, le XI/103^e débarque à Ham (Somme).

Cette région est celle que les allemands ont évacués au printemps de 1917, ne laissant derrière eux qu'un désert : ponts détruits, routes défoncées, voies ferrées enlevées, villages incendiés, usines anéanties, arbres fruitiers sciés à la base. La mélinite a fait sauter le château de Ham, célèbre dans l'histoire. Les murs du donjon, qui fut la prison du futur empereur Napoléon III, sont tombés dans la Somme, déterminant dans la rivière un barrage qui cause l'inondation du terrain environnant.

C'est à cette date (14 décembre) que fut fait application au groupe des circulaires réglant l'endivisionnement des batteries de 155 C. Schneider. Le commandant de ce groupe avait les attributions d'un chef de corps et était, comme le commandant du régiment de campagne, sous les ordres du colonel commandant l'artillerie divisionnaire.

La III^e armée (général Humbert), a son G. G. à Noyon.

Le 3^e corps d'armée (général Lebrun), a son Q. G. à Ham.

Le 5^e division d'infanterie (général Roig), a son Q. G. à Auroire (petit hameau au nord de Ham).

L' A. D. 5 est aux ordres du colonel Favreau.

L'infanterie divisionnaire est composée des 5^e, 74^e, 224^e régiments d'infanterie. L'artillerie de campagne est le 43^e d'artillerie (lieutenant-colonel Aymard).

Un mot sur cette division, que le groupe ne quittera plus :

La guerre de tranchée a fini par sélectionner l'infanterie qui s'est séparée entre troupes de secteur et troupes d'attaque. Si cette sélection n'est pas officielle, la force des choses l'a imposé dans la pratique. La 5^e division d'infanterie est une de ces troupes d'attaque qui, l'année précédente, s'est trouvée à Verdun sous les ordres de Mangin. Cet officier général l'a dénommée « sa farouche division normande ».

Le capitaine Grenié se présente à Auroire aux officiers de l'état-major de la division. Le général de Roig, ignorant tout notre passé, fondait sans doute des espoirs sur l'artillerie lourde qui allait faire partie intégrante de sa division, tenant les abords de Saint-Quentin.

Mis au courant de la situation, il prit une décision énergique : l'isolement de l'A. C. L., dans le double but de la laisser se refaire et aussi de ne pas contaminer les autres troupes.

Aussi le 16 décembre, le XI/103^e prenait la route de Nesles et allait cantonner à Etalon et Gurchy.

Le 1^{re} janvier, les trois aspirant du groupe : Dollfus, Combette, Riout, sont promus sous-lieutenants.

Le 7 janvier 1918, la 5^e division est relevée par une division britannique.

Dans la matinée, le XI/103^e reçoit l'ordre d'aller cantonner vers le sud, au village d'Omencourt.

Pendant l'étape, qu'il effectue dans la neige, un officier de l'état-major de l'artillerie de la III^e armée rejoint en automobile les batteries en marche et annonce au capitaine Grenié que, son commandement provisoire étant terminé, il est désigné pour l'armée d'Orient. Cet officier, le capitaine Bernache-Assolant, vient prendre à sa place le commandement du XI/103^e qui lui a été donné par décision du général en chef du 1^{re} janvier 1918.

La nouvelle unité, dénommée XI^e colonne légère, fut confiée au lieutenant Good, commandant le groupe des échelons.

Camp de Mailly.

Le 15 janvier, la III^e armée étant dissoute, le XI^e groupe est embarqué en chemin de fer à Roye (Somme) pour le camp de Mailly, sur le territoire de la IV^e armée. Le capitaine avait obtenu, en raison de l'état sanitaire, qu'il lui soit réservé un bon cantonnement, isolé du reste de la division, et permettant le rassemblement des cinq unités (batteries, colonne légère, S. M. A.).

Débarquées à Chavange, celles-ci furent groupées à Dampierre (Aube), sur la limite du camp, où elles restèrent du 16 janvier au 19 février.

C'est dans ce village que le travail de remise en état fut opéré. A vrai dire, la chose se fit sans difficulté grâce au confort relatif donné à la troupe, à l'intelligence des jeunes officiers, à la bonne volonté de tous auxquelles avait fait appel le nouveau commandant du groupe.

Le capitaine fit aux officiers des conférences sur les batailles de la guerre, notamment, sur celle de Charleroi où le 3^e corps d'armée s'était trouvé et sur celles de Sézanne.

Dans une baraque Adrian, un théâtre pour la troupe fut organisé. Une prise d'arme eut lieu devant le château pour la remise des croix de guerre et l'appel des hommes « morts pour la France ». Un autre jour, ce fut la distribution des décorations belges qui venaient seulement de parvenir. A cette cérémonie, la musique du 74^e d'infanterie, spécialement demandée, joua la « Brabançonne ».

Sans fatiguer les hommes, quelques exercices d'artillerie, quelques séances de spécialités eurent lieu, pour les remettre en état de prendre part à des manœuvres ordonnées par le général Lebrun, commandant le 3^e corps d'armée, au camp de Mailly. A l'issue de ces manœuvres, le XI/103^e reçut des félicitations du général pour la mobilité dont il avait fait preuve en cette occasion et l'heureuse façon dont les batteries avaient su occuper, sans se montrer, des positions défilées.

C'est à Dampierre que, pour la première fois, les unités furent inspectées par le nouveau commandant de l'A. D. 5. : le lieutenant-colonel Salin, remplaçant le colonel Favreau, classé à l'armée d'Orient.

Ce mois passé à Dampierre, dans les conditions que nous venons d'indiquer, fut profitable à tous points de vue et quand, le 19 février, le groupe se mit en route, il présentait l'aspect d'une troupe disciplinée, bien habillée et prête aux efforts qu'on allait lui demander.

A la suite d'une visite du médecin inspecteur chef du service de santé de la IV^e armée, il avait été décidé que l'épidémie était considérée comme terminée.

Le groupe d'artillerie lourde était cantonné à Montfort et environs (V^e armée).

Le XI/103^e ne devait pas occuper le secteur de sa division. Il était en effet prêté à la 6^e D. I. qui n'avait pas encore d'artillerie lourde courte et qui, à la droite de la 5^e D. I., devait prendre le secteur de Perthes-les-Hurlus, alors tenu par la 36^e D. I.

Les batteries quittent Montfort le 3 mars et, par étapes, se rendent à Somme-Suippes. Au cours de ces étapes, le groupe étant cantonné à Saint-Hilaire-au-Temple, un cycliste de la 17^e batterie, le servant Lainé, arrêté deux prisonniers allemands, un feldwebel et un servant qui, échappés du camp de ..., près de Châlons, étaient depuis deux jours en route et se dirigeaient en uniforme vers les tranchées, avec l'idée de rentrer dans les lignes allemandes.

Le 6 mars, le groupe arrive au camp N, dit « des crapouillots », sur la route de Somme-Suippes à Perthes-les-Hurlus, où ils s'installent dans des baraques.

Les batteries du XI/103^e relèvent sur leurs positions celles du XI/118^e (A. L. C. de la 36^e D. I.).

DEUXIÈME PARTIE.

LE Ve GROUPE DU 103^e R. A. L.

CHAPITRE Ire

Champagne.

(9 mars – 17 juin 1918.)

Le 3^e corps d'armée a son quartier général à Bussy-le-Château.

Il fait partie de la I^{ve} armée (général Gouraud), à Châlons. Les 5^e et 6^e divisions ont leur Q. G. respectivement à Suippes et Somme-Suippes.

Le groupe prend, à la date du 9 mars, le n^o V, tout en restant au 103^e (note du G. Q. G. du 23 février 1918).

Les batteries prennent respectivement les numéros 13, 14, 15. La colonne légère et la section automobile deviennent 5^e C. L. et 5^e S. M. A.

A la date du 8 mars 1918, le capitaine Assolant est promu chef d'escadron à titre temporaire.

Le secteur de la 6^e division d'infanterie, unité à laquelle le groupe est provisoirement détaché, est très calme.

Le P. C. du groupe est installé sur la cote 204, au sud de la route Souain-Perthes, dans une sape ancienne. C'est un observatoire de premier ordre dominant les organisations ennemies de la butte de Souain, butte de Tahure, butte du Mesnil, Main-de-Massiges.

Il y a également une vue sur la montagne de Reims et il nous fut donné un soir d'assister à un immense incendie de la ville.

Les 13^e et 14^e batteries occupent des positions à moitié construites par le groupe qui nous précédés.

Les travaux des trois batteries commencent immédiatement et ne sont pas gênés par les tirs ennemis. La 15^e use et abuse du camouflage. Tant que la batterie restera en position, elle ne sera pas soupçonnée de l'ennemi qui s'acharnera à répondre sur des travaux très visibles, à quelques centaines de mètres au nord-ouest, que le lieutenant Mathieu a exécutés pour y placer une section, durant tout le temps de la construction de sa batterie.

Le lieutenant Paul étant désigné pour l'armée d'Orient, le lieutenant Rol, orienteur du groupe, prend à la date du 13 mars le commandement de la 14^e batterie.

Le secteur avons-nous dit, est calme. Mais des indices semblaient annoncer une attaque prochaine : les avions ennemis étaient plus nombreux, volaient bas sur nos positions ; des bombardements à longue portée étaient exécutés : nos échelons, au camp N, avaient reçu des obus qui avaient tué cinq de nos chevaux et détruit deux caissons à munitions.

Notre mission, jusqu'alors purement défensive, consistait à être prêts à exécuter, sur l'ordre de l'A. D., des C. P. O. (contre-préparations offensives) pour couvrir le front de la 6^e division d'infanterie.

Le 15 mars, l'emplacement de la 14^e batterie, jugé trop en l'air, trop repérable, est évacué. A cette date, on adopte pour un tiers de l'artillerie du secteur les positions de batteries dites « muettes ».

Journée du 21 mars.

Bien qu'on s'attendit à une attaque rien ne faisait pressentir, pour cette journée, une action violente. La veille, quelques bombardements un peu plus sérieux avaient déterminé de notre part une riposte sur le bois et le ravin dits « de la Goutte » (sud de Tahure).

Le chef d'escadron Assolant avait été, dans la matinée du 21, appelé à Suippes et se trouvait vers 13 heures à l'état-major de l'A. D. 5 quand on apprit par téléphone que de violents bombardements sur tout l'ensemble de la position indiquaient un mouvement inaccoutumé. En même temps, deux grandes masses d'infanterie allemande cherchaient à s'infiltrer dans le secteur de la 6^e division d'infanterie. Le commandant Assolant partit à cheval, suivi de son trompette, pour rejoindre le P. C.

A Sommes-Suippes, il apprend que l'alerte générale est donnée. Des troupes d'infanterie montent en ligne. Le bombardement devient violent. En arrivant dans la clairière, large de 300 mètres, située derrière le P. C. et qui reçoit copieusement des obus, le chef d'escadron fait signe à son trompette de ne pas avancer et abandonne, en liberté, son cheval qui se sauve vers l'arrière et est rattrapé par le trompette. Sans attendre davantage, celui-ci file au galop vers les échelons. Le commandant sous un bombardement d'une violence inouïe, peut atteindre sans dommage l'escalier de la sape du P. C. où il trouve le sous-lieutenant Gesquière, officier téléphoniste du groupe, seul présent à l'état-major (l'orienteur, lieutenant Rol, n'a pas été remplacé ; un autre officier, le sous-lieutenant Bernard, suit un vours à Vadenay). Le sous-lieutenant Gesquière, depuis deux heures, est au téléphone où les ordres les plus divers, les renseignements les plus angoissants se succèdent. Nos fantassins reculent dans toutes les directions. L'attaque allemande paraît formidable. Nous sommes coupés avec la 15^e batterie, avec l'I. D. Seule la communication sous plomb avec l'A. D. 6 est maintenue. Le docteur Fourcade, en l'absence du chef d'escadron, se met à donner des ordres, de concert avec le sous-lieutenant Gesquière. Ces deux officiers se demandent avec terreur s'ils ne vont pas être obligés d'ordonner le recul des batteries. C'est à ce moment que le commandant parvient au P. C. Le sous-lieutenant Gesquière, officier de la plus grande énergie, qui avait été cité comme sous-officier au fort de Lionville, en 1914, et qui donnera plus tard de nouvelles marques de courage et d'intelligence, se sent enfin dégagé de la terrible responsabilité qui pèse sur lui depuis deux heures.

Immédiatement, le commandant se renseigne, fait réparer la liaison avec l'infanterie, envoie des agents à la 15^e, donne des ordres et, en l'absence de renseignements plus précis, prescrit un barrage violent sur la région qui paraît être l'objectif commun des colonnes d'attaque ennemies.

De son côté, restée isolée et soumise à un bombardement violent à obus toxiques, la 15^e, sous le commandement du lieutenant Mathieu, avait exécuté un excellent travail. Ce jeune officier, qui à la déclaration de guerre sortait de l'école des élèves aspirants de Fontainebleau, se trouvant coupé de toutes communications, sans ordres, sans renseignements fermes, avait ordonné des tirs, se guidant seulement sur la direction de la fusillade générale.

L'examen du plan directeur lui indiquait la route probable suivie par l'ennemi ; les ordres qu'il reçut du chef d'escadron dès que la liaison par coureurs fut établie confirmèrent en tous points le choix heureux des tirs exécutés sur les objectifs désignés sur le plan directeur par les noms de : mont Muret, ravin des Mures, ravin de la Goutte. Et le lendemain, par l'étude chronologique de l'opération, on put constater que tous les tirs de la 15^e avaient répondu aux nécessités de la situation. Les hommes de cette batterie avaient tiré plusieurs heures avec le masque.

Pour son esprit d'initiative en cette circonstance, le lieutenant Mathieu fut cité à l'ordre de la IV^e armée.

Les deux batteries V/103^e (13^e et 15^e) ont, dans cette journée, tiré plus de 1.100 coups.

La 14^e n'avait exécuté aucun tir. Mais il fallut à ses officiers et à tout son personnel une grande énergie pour dompter un énervement très compréhensible pendant des heures interminables où l'on se demandait si l'Allemand avait percé, et l'on subissait des bombardements incessants sur une position ébauchée en construction depuis cinq jours et n'ayant encore aucune protection sérieuse.

Il fallait en conclure que cette attaque n'était qu'une démonstration et le commandant maintint ses pièces en position.

La journée du 21 mars ne nous avait coûté qu'un blessé léger (l'artificier Lecoq, de la 13^e) et deux intoxiqués (le maître pointeur Lempereur et le servant Daigrier, de la 15^e). Après l'alerte du 21 mars, la 14^e batterie fut déplacée et mise à la disposition de la 5^e division d'infanterie. La fin du mois de mars et le commencement d'avril se passent sans événements importants.

Retour à la 5^e division d'infanterie.

Le 14 avril, nos batteries repassent à la 5^e division d'infanterie. Elles sont relevées, section par section, dans la nuit du 14 au 15 avril par les 16^e, 17^e et 18^e batteries du Vie groupe du 103^e A. L., de nouvelle création, et vont occuper, dans le secteur de gauche, les nouvelles positions suivantes :

La 13^e, bois des Marmites, emplacement situé en avant de la Maison forestière, au nord-ouest et à faible distance de l'ancienne position.

La 14^e et la 15^e : près de la ferme de Wacques.

Le lieutenant Mathieu, commandant cette batterie, avait été nommé, à la date du 6 avril, capitaine à titre temporaire.

L'état-major du groupe est installé dans le P. C. dit « Bordeaux », vaste souterrain construit par le génie à l'est de la route de Suippes à Perthes, au pied de la cote 185, à 2 kilomètres au nord de Suippes.

Le P. C. est absolument à l'épreuve : il faut descendre 61 marches pour arriver en bas. Chambres, bureaux, cuisines, popotes sont éclairés à l'électricité. Des cheminées d'aération sont disposées dans chaque pièce. Un ventilateur mécanique est installé dans la galerie centrale.

En dehors des C. P. O., à la 5^e comme à la 6^e division d'infanterie, l'A. L. C. D. 5 prête son concours aux coups de main et exécute presque tous les jours des tirs de destruction fixés par la division. Au cours d'un de ces tirs, les canonniers Duhamel et Lelièvre, de la 15^e batterie, sont tués, le 23 avril.

Un renseignement de prisonnier ayant fait supposer une action offensive de l'ennemi dans la région de la ferme Navarin, un gros bombardement de cette importante position fut décidé pour le 24 avril. Environ 600 coups par batterie sont tirés.

En même temps, le colonel Salin, commandant de l'A. D. 5, organise des manœuvres en vue de nous réentraîner à la guerre de mouvement. Elles ont lieu aux abords de Suippes, chaque batterie fournissant un canon qu'il faut sortir de batterie la nuit et remettre en position la nuit suivante. Ces exercices ont pour but principal l'étude de l'établissement des liaisons téléphoniques, bonds en avant, des changements d'objectifs.

On passe le mois à améliorer les positions.

Le secteur devient nerveux. On s'attend à des événements graves. A la fin de mai commence une série de déplacements de nos pièces.

Offensive allemande du 27 mai 1917. – Mouvements du V/103^e.

L'ennemi a, en effet, attaqué. Son front ne semble pas dépasser Reims. Nous ne sommes donc pas directement menacés. Mais la IV^e armée, par son voisinage immédiat avec l'aile droite française attaquée, allait avoir un rôle d'appui ou de couverture à remplir.

Ordre fut donné de porter nos pièces plus en arrière.

Dans la nuit du 30 mai, la 13^e s'installe à l'ouest de la route Perthes-Suippes, dans un bois de sapins, à hauteur de la borne kilométrique 4,5, dans une vieille batterie enterrée.

La nuit suivante, la 15^e prend position entre les deux routes se Suippes à Perthes et à Souain, en un point d'une voie de 0m,60 marqué sur le plan directeur : évidemment 165.

La 14^e est envoyé le 1^{er} juin à son ancien emplacement, sur la route de Suippes à Perthes, dit : 3,5.

La mission du groupe est de s'opposer à toute avance ennemie dans ce secteur que nous connaissons bien. Le 3 juin, la 14^e et la 15^e exécutent un tir de concentration sur la région de Somme-Py. Depuis le 1^{er} juin, les permissions sont suspendues. C'est l'indice d'opérations sérieuses en perspective.

La 132^e division d'infanterie, à notre gauche, quitte la région sans être relevée et nous devons nous étaler.

Dans la nuit du 4 au 5 juin, deux batteries (14^e et 15^e) vont s'installer dans le camp de Châlons.

Le P. C. du groupe est dans le bois de la Lyre. L'observatoire aux « ouvrages blancs ». La mission est toujours d'être prêts à des C. P. O. ; le secteur à défendre est la région d'Auverive-sur-Suipe.

Du 8 au 14, le groupe ne bougera plus ; les échelons sont portés à la ferme de Piémont.

Le 25 mai, l'aspirant Dumont, venant du 1^{er} groupe du 103^e, était nommé à l'état-major du Ve groupe. Le 8 juin, l'aspirant Leroux, sortant de Fontainebleau, est classé à la 13^e batterie. Ce même jour, l'adjudant Levasseur, de l'état-major, est nommé sous-lieutenant.

En juin, le capitaine Meyer quittait le commandement de la S. M. A. et devenait chef d'état-major de l'artillerie lourde divisionnaire.

Le lieutenant Frémiot prenait le commandement de la S. M. A. Les sous-lieutenant Riout et Combettes, des 15^e et 14^e batteries, permutaient entre eux.

Le sous-lieutenant Cousin passait de la 14^e à la S. M. A.

Deux nouveaux officiers étaient nommés au groupe : les sous-lieutenants Bataille et Disdier, respectivement affectés aux 15^e et 14^e batteries.

Enfin, le 14 juin, l'artillerie lourde divisionnaire recevait un aumônier, l'abbé Hamelin, du G. B. D. 5, détaché au XIe groupe du 103^e, qui passait au Ve.

Dans la nuit du 14 au 15 juin, la relève commence.

Les batteries quittent leurs positions par section ; elles vont cantonner à la ferme Piémont.

Le 15 juin, tout le groupe cantonne au camp de la Carrière, à deux kilomètres au sud de Cuperly, et, le 16, embarque à la gare de Sain-Hilaire-au-Temple.

CHAPITRE II.

Somme.

(18 juin-13 juillet 1918.)

Le 18 juin, les batteries débarquent à Conty, à 20 kilomètres au sud d'Amiens. La division fait partie de la Ire armée.

Tout le groupe a reçu l'ordre d'aller cantonner à Fleury.

Le 19, reconnaissance des positions aux environs de Boves.

Le secteur est bien changé. Certains officiers du groupe ont combattu dans la Somme en 1916 et 1917. Ils se souviennent de la première grande offensive, qui partie le 1^{er} juillet depuis Bray-sur-Somme, où nous donnions la main aux Britanniques, s'est arrêtée devant Biaches, Barleux, La Maisonnette dont les noms sont encore dans toutes les mémoires. Puis, c'est le repli allemand, au début de 1917, qui a délivré Péronne.

Et maintenant, au printemps 1918, c'est tout ce terrain de Santerre, arrosé de notre sang, retombé aux mains des barbares ; c'est Villers-Bretonneux dans la première ligne ; c'est Boves, naguère G. Q. de la Vie, aujourd'hui à moitié détruite et à moins de 10 kilomètres du front.

Nul ne doute que nous venions dans ce secteur pour attaquer et renouveler, après deux ans, l'offensive du 1^{er} corps colonial. La division se montrera digne de ce glorieux devancier.

Et pourtant, il n'en devait pas être ainsi.

Le rôle de la 5^e division, dans la Somme, fut en effet simplement défensif : il s'agissait de la protection rapprochée d'Amiens, couverte plus en avant par une autre division.

Nos batteries prirent des positions de deuxième ligne, avec ordre de ne pas tirer. Nos canonniers exécutèrent des travaux de protection contre les bombardements, réunirent d'importants approvisionnements de munitions, mais ne tirèrent pas un coup de canon.

La mission de l'A. L. C. D. 5 était d'interdire l'accès de Boves et plus particulièrement de battre la vallée de l'Arve et de son affluent la Luce. Notre action devait 'étendre jusqu'à Moreuil.

Les trois semaines de séjour dans cette région furent employées en reconnaissances de la première ligne, faites par le chef d'escadron et les commandants de batteries, pour bien connaître le secteur en cas d'attaque.

Des positions de repli furent étudiées dans le ravin au nord-est de Saint-Fuscien.

Le 2 juillet, une alerte de tout le secteur est ordonnée. Le capitaine Meyer se porte auprès du commandant du groupement pour établir la liaison.

Offensive avec la 66^e division d'infanterie sur Moreuil.

Un coup de main à grande portée fut décidé pour le 12 juillet, dans la direction de Morisel-Moreuil.

Une division toute entière devait l'exécuter : la 66^e division de chasseur à pied, à laquelle on affectait une très nombreuse artillerie.

Le 9 juillet a lieu la reconnaissance du commandant qui prend les ordres du lieutenant-colonel Dietrich, commandant l'A. D. 6. Celle des commandants de batteries a lieu le 10, à l'est d'Ailly-sur-Noye.

Dans la nuit du 10 au 11, une pièce par batterie est envoyée sur les emplacements choisis pour faire un accrochage discret. Le reste des canons n'est mis en batterie que la nuit suivante. Dans la journée du 11, le lieutenant Gesquière avait organisé le P. C. et les liaisons téléphoniques.

Les emplacements sont les suivants :

P. C. : usine en ruines au sud d'Ailly-sur-Noye (cote 66 à l'est de la voie ferrée).

Les trois batteries, dans l'ordre 13,14,15, de la droite à la gauche : derrière le bois d'Ailly, les 13^e et 14^e au sud du chemin qui vient de la station, la 15^e au nord.

Un très bon observatoire existe à la cote 128.

Le capitaine Ladebat, gravement malade, ayant été évacué la veille du départ pour Ailly-sur-Noye, ce fut le lieutenant Dollfus qui prit le commandement de la batterie.

Heure H : 7h.30.

Jusqu'à 10h.15, tir d'encagement.

Les chasseurs pénètrent dans les ruines de la ferme d'Anchin, mais ils ne peuvent progresser : le bois Du Billot est une redoute allemande sérieuse qu'il faut pilonner à nouveau.

L'ennemi défend le terrain pied à pied.

A 14h.30, concentration des trois batteries sur une carrière au nord-ouest de Morisel et sur les lisières du village.

Dans la soirée, les chasseurs enlèvent Morisel.

Les batteries ont tiré chacune une moyenne de 800 coups de canon.

Dans la nuit, nous reprenons nos positions au sud de Boves où l'ordre nous parvient de partir le lendemain pour Neuville-sous-Leuilly (nord de Conty).

Des marches très pénibles vont commencer pour la division. Mais chacun sent qu'on a atteint une période critique. De graves événements vont se dérouler.

C'est la lutte finale qui doit terminer la guerre.

CHAPITRE III.

La contre-offensive française. – Opérations dans l'Aisne.

(juillet-septembre 1918).

I. – Marches préparatoires.

Le 13 juillet, on se met en route à 11 heures et demie ; c'est une première petite étape de 15 kilomètres qui nous porte à Neuville-sous-Leuilly, au nord de Conty. La S. M. A. ne bouge pas de Vers.

Chacun croyait à l'envoi au repos. Depuis quatre mois, en effet, les canons étaient en batterie, les canonniers couchaient dans des abris enterrés ou sous la toile de tente, et la perspective de quelques nuits dans un lit, d'un séjour dans un lieu habité et d'une plus forte proportion de permissions rendait tout le monde heureux.

A peine installés à Neuville, l'ordre de départ arrive à 21h.30. Ce sont 30 kilomètres que de batteries exécutent sur une route parcourue par des camions automobiles, des troupes nombreuses de toutes armes. La période préparatoire aux grandes offensives que tous connaissent est commencée.

Les idées de repos sont vite envolées.

D'ailleurs, le commandant a des ordres ; sans être entièrement au courant des projets du Haut Commandement, il a la consigne : « célérité et discrétion ». C'est dire que nos marches doivent être tenues secrètes : ne pas se mettre en route avant l'obscurité ; au petit jour, en cas de vols d'avions ennemis, l'arrêt sous les arbres de la route est de rigueur.

Les nuits sont courtes, il ne faut pas perdre de temps. Une discipline de marche strictement observée est indispensable. Il fait un clair de lune magnifique, mais, peu après notre départ, la colonne est coupée à chaque instant ou doublée par des sections de transport de personnel. Presque toute l'infanterie de notre division défile devant nous.

Nous arrivons à Muidorge à 9 heures du matin. C'est le 16 juillet. Dans ce petit village, nous voyons des drapeaux aux fenêtres. On ne pense pas à s'amuser, on est trop fatigué. Et puis, l'heure est grave. On s'attend à des événements décisifs.

A 20 heures, départ. L'ordre de mouvement indique comme étape : Ully-Saint-Georges. C'est environ à 35 kilomètres. Au moment où la troupe s'engage à Verderel, sur la grand'route de Beauvais, un officier de l'état-major de l'A. D. 5 informe le commandant qu'il doit poursuivre jusqu'à Neuilly-en-Thelle. C'est une douzaine de kilomètres en plus.

C'est la troisième marche de nuit ; les hommes ont fait la veille 45 kilomètres.

Un petit incident est à signaler dans ces pages qui n'ont pour but que de montrer quelle a été notre existence durant ces années, quelles émotions elles nous ont apportées et quels problèmes de conscience souvent les chefs ont eu à résoudre.

Peu après le départ, à l'heure où la nuit n'est pas tombée complètement, les habitants des villages sont sur leurs portes. Le n° 103 apparaît sur le col des vestes. Au passage des canons, une femme interpelle le lieutenant Rol, commandant la 14^e batterie : « Le canonnier Lelièvre est-il là ? » Après un court instant de réflexion et d'émotion, l'officier de répondre : « Demandez à la batterie qui suit... ».

Que peut-il lui dire ? Doit-il répondre à cette femme, sa mère, sa sœur ou sa fiancée, que l'homme est maintenant dans cette région où ne vivent que les âmes et que son corps repose quelque part, dans la craie de Champagne ?

La nuit est noire maintenant. La lune, si claire la ville, est voilée de gros nuages. La pluie ne tarde pas à tomber. A minuit, nous traversons Beauvais.

Les officiers vont et viennent de la tête à la queue de leurs unités. Les servants, sur la flèche des canons, s'endorment ou, cramponnés au derrière des voitures, marchent automatiquement. Les conducteurs tombent de sommeil sur leurs chevaux.

Puis les ordres parviennent. Leur importance et le secret sont tels que c'est le capitaine Zierer, adjoint au colonel commandant l'A. D. 5, qui vient les apporter lui-même et les transmettre de vive voix pour qu'aucune trace écrite n'en subsiste.

Le général Mangin va contre-attaquer, avec des forces considérables, au-delà de Villers-Cotterets. Cette contre-attaque doit être décisive. Elle ne réussira que par surprise ; d'où nécessité du secret de l'opération. La rapidité du rassemblement va être obtenue par le transport en chemin de fer, pour les deux dernières étapes, de l'artillerie, vraiment trop fatiguée. L'ordre de prolongation de l'étape jusqu'à Neuilly-en-Thelle est rapporté.

Dans la soirée, le groupe embarquera deux batteries à Laigneville, la troisième et la colonne légère à Liancourt-sous-Clermont.

Les ordres sont vite donnés. Le peu que l'on peut dire à la troupe suffit pour lui rendre confiance. Quel admirable soldat que le soldat français ! Les fatigues sont oubliées, la chaleur ne compte plus, on sait qu'on va aller au combat, on sait qu'on sera vainqueur. S'il est vrai qu'une bataille perdue est celle que l'on croit perdue, on peut dire aussi qu'une bataille gagnée est celle que l'on veut gagner.

La France tout entière, dans cette fin de juillet 1918, a voulu la victoire. Et parce qu'elle l'a voulue, elle l'a eue. Vouloir, c'est pouvoir !

II. – Bataille de l'Ourcq.

Le trajet en chemin de fer est court. Le lendemain, 16, de bonne heure, les batteries débarquent les unes à Crépy-en-Valois, les autres à Orrouy, à l'ouest de Villers-Cotterets.

L'état-major débarque à Orrouy.

Le chef d'escadron se rend à cheval, avec l'état-major, à Crépy-en-Valois, où il rencontre le général de Roig qui lui précise la situation, lui donne un ordre de stationnement, des cartes et se fait renseigner sur l'état de son artillerie lourde.

La division est rattachée au 11^e corps d'armée dont le Q. G. est à Yvors ; nous faisons partie de l'armée Mangin (la Xe).

Les batteries ont encore une marche de 13 kilomètres à exécuter par la chaleur et la poussière pour atteindre la Maison forestière, sur la lisière ouest de la forêt de Retz, au sud de Villers-Cotterets, sur le chemin de Pisseleux à Bouissone. Tout le groupe doit y stationner et y passer la nuit. C'est là que le capitaine Ladebat, évacué pour maladie dans la Somme, rejoint sa batterie.

L'artillerie est mise à la disposition de la 128^e division d'infanterie, laquelle a déjà nettoyé le secteur. Elle a, dans les journées précédentes, enlevé les villages de Corcy et Faverolles,

dégagé ainsi Villers-Cotterets, et le front suit actuellement le ruisseau profondément encaissé de la Savière.

C'est le commandant de l'A. L. C. D. 128 (commandant Gavillon) qui indique les emplacements du V/103^e qui sont occupés dans la soirée même du 16 juillet ; la 13^e et la 15^e au sud de Fleury ; la 14^e, au sud-ouest de Dampleux, près de la voie ferrée.

Les voies d'accès ne sont, pour les canons, que des chemins sablés forestiers dans un chemin à forte pente, et cette dernière marche achève d'épuiser nos hommes et nos chevaux. Des pièces sont mises en batterie entre 4 et 6 heures du matin.

Un autre travail va commencer : l'approvisionnement en munitions. La S. M. A., parquée à Duvy, près de Crépy-en-Valois, amène ses obus jusqu'au P. C. Un dépôt est organisé sur la côte du chemin empierré, au sud du passage à niveau.

Là, les servants les chargent dans les chariots de la C. L. qui les portent aux batteries.

Tous rivalisent d'ardeur : chauffeurs de camions, servants, conducteurs. Et ces hommes ne dorment pas depuis plus d'une semaine. Nous sommes à 6 kilomètres de la première ligne et, de temps à autre, quelques obus de harcèlement ou projectiles toxiques viennent déranger le travail.

Toute la journée du 17 et la nuit suivante se continueront ces transbordements qui nous donneront, pour le commencement de l'attaque, environ 600 coups par batterie. Quand l'offensive sera déclenchée, les ravitaillements ne s'interrompront pas. Pendant ces travaux, plusieurs conducteurs de la C. L. sont blessés, entre autre le conducteur Godefroy qui meurt quelques jours plus tard des suites de ses blessures.

Comme abri, on doit se contenter de la toile de tente. Les munitions restent à terre, à côté des pièces.

Le jour J est le 18 juillet 1918 ; l'heure H, 4h.45.

Date et heure célèbres à retenir ! C'est le point de départ de cette formidable ruée de l'armée de l'Entente qui veut en finir et ne s'arrêtera que le 11 novembre.

Les ordres sont précis. Pas de préparation d'artillerie. La mission de l'artillerie est, à l'heure H, d'exécuter des tirs d'écrasement à l'arrière en vue d'une marche ultérieure de notre infanterie et pour gagner les approvisionnements de l'ennemi et lui imposer la retraite.

Tellement sûr de notre avance victorieuse, le chef d'escadron ne confie la mission de pilonnage qu'aux 13^e et 15^e. La 14^e, à droite et un peu en arrière des deux autres, se contentera de quelques coups d'écrasement à l'heure H pour renforcer le bombardement général, mais aussitôt amènera les avant-trains et se portera en avant sur la rive droite de la Savière.

(Extrait du journal de lieutenant Rol, commandant la 14^e batterie).

« On sentait que la partie engagée allait être terrible. A 5 heures du matin, la batterie devait se porter en avant et appuyer l'infanterie. Tel était l'ordre verbal que je reçus de mon commandant. J'étais la première batterie devant avancer et la façon dont mon chef d'escadron donnait les ordres me plaisait infiniment, laissant toute initiative. J'allais faire l'impossible pour justifier la confiance placée en moi. Secondé par Disdier, calme et résolu, nous ne resterions pas en arrière... Ce fut le sujet de notre conversation durant cette soirée du 17 juillet, pleine d'espérances, mais aussi d'inquiétudes. Une pluie froide s'était mise à tomber et le vent agitait les arbres qui nous masquaient. Calme absolu ; silence précurseur... »

Dans la nuit du 17, l'I. D. 5 était montée en ligne, renforçant l'I. D.128.

Cette attaque est menée par le 5^e d'infanterie en tête, suivi du 224^e et, à droite, par le 74^e.

Mais les lisières du buisson du Haut-Wison sont garnies de mitrailleuses. On ne peut l'attaquer de face. Force est de tourner par le nord et le sud.

Le lieutenant Rol se porte, par Dampleux et Vouty, sur la ferme Javage où il tombe en plein dans les premières lignes reconquises. L'air est empesté de gaz délétères. Les carrefours de chemins et de routes sont copieusement bombardés. La reconnaissance du lieutenant s'avance à pied, au milieu des cadavres de nos premiers fantassins. La position est vite trouvée. A l'ouest de la ferme Javage, un chemin taillé dans le coteau offre un emplacement merveilleux, sous de grands arbres à contre-pente. D'anciens P. C. allemands sont dans le voisinage et serviront d'abris.

Le sous-lieutenant Disdier a amené la batterie à Vouty, où le maréchal des logis Sanson va la chercher. Ces mouvements, à 1.500 mètres des mitrailleuses ennemies en action, s'exécutent comme à la manœuvre. Pendant que les pièces arrivent, le lieutenant Rol va aux renseignements. Il peut franchir la Savière. C'est le premier artilleur de la division qui ait passé sur l'autre rive. Au pied du Haut-Wison, il trouve une compagnie de mitrailleuses (la 6^e du 42^e régiment d'infanterie). Le commandant de cette compagnie lui indique les obstacles à notre avance : nids de mitrailleuses qu'on n'a pu réduire à la grenade, et minenwerfer à la lisière est. Il lui signale en outre une batterie de 105 en action dans la partie sud de l'intérieur du « fer-à-cheval ». Cette batterie est d'ailleurs portée sur le plan directeur.

Muni de ces renseignements, le lieutenant Rol rentre à sa batterie où il trouve ses pièces installées. Il est 8 heures. L'attaque est commencée depuis 3 h.15 ; quelques éléments d'infanterie ont pu seulement filtrer dans les bois, mais ne peuvent progresser.

La 14^e batterie ouvre le feu à 1.500 mètres sur la batterie de 105.

A cette distance, le 155 Schneider place ses coups sur l'objectif comme avec la main. Dès les premiers coups, le silence se fait.

Le lieutenant Rol continue à arroser le bois du Haut-Wison qui est notre objectif immédiat. Les balles sifflent dans la batterie. Un « toc » sourd d'un ton différent indique qu'elles ont atteint le sol ou un arbre. Les canonniers conservent une confiance absolue. Les jeunes soldats de la classe 1918 voient pour la première fois des cadavres de fantassins sac au dos, tenant encore leur fusil, dans la position où la mort les a surpris. Quelques-uns portent le masque contre les gaz. Cette vue d'un champ de bataille ne démoralise pas nos hommes dont beaucoup sont des débutants. Ils sont électrisés par cette idée d'être en première ligne, par la sensation de participer à l'avance de nos colonnes.

Nos fantassins doivent lancer plusieurs attaques avant de réussir. Dans l'après-midi, tout le Haut-Wison tombe entre nos mains ainsi que la ferme Liouval.

La nuit qui suit est employée par nos batteries à des tirs de harcèlement à longue distance.

La marche est reprise le lendemain à 9 heures. Elle se continuera pas à pas, lentement. Il nous faudra plus d'une semaine pour franchir les douze kilomètres qui nous séparent de la route de Château-Thierry à Soissons, entre Oulchy-le-Château et Grand-Rozoy.

Le 19, notre ligne atteint la ligne : fermes d'Edrolle et de Bellevue. Le P. C. du groupe s'installe dans les creutes de Corcy, près du château en ruines ; les 13^e et 15^e prennent position près de la ferme de la Couture ; la 14^e ne bouge pas.

Le 20, attaque de Billy-sur-Ourcq. Les trois batteries tirent sur les village et la ferme de Giroménil, Oulchy-la-Ville et abords.

Le 21 est une des journées héroïques du groupe. Elle mérite qu'on s'y arrête quelque peu.

Après avoir couché à la ferme de Bellevue, le chef d'escadron avait installé dans la matinée son P. C. à la ferme de la Fontaine-Allix. Vers midi, n'emmenant que son trompette et deux cyclistes, il s'était dirigé vers la route de Billy-sur-Ourcq pour aller aux renseignements, nos colonnes d'attaque étant signalées dans la direction de Giroménil.

Au carrefour de chemins, à 600 mètres sud-ouest de Grumilly, le général de division de Roig, accompagné du colonel Martinet, commandant l'I. D. V., met au courant de la situation : la cote 180, la ferme de Fonteny, la ferme de Giroménil sont à nous. Il est 13 heures environ ; le général a donné l'ordre à l'artillerie de campagne d'occuper la cote 180 ; il s'étonne de ne pas

la voir arriver. Le colonel Martinet, se retournant vers le chef d'escadron Assolant, lui dit ces mots qui sont restés légendaires au Ve groupe : « Voilà cinquante minutes que le 75 a reçu l'ordre d'être ici ; je vous le donne à vous maintenant ; je suis sûr que vous y serez avant lui ! ».

Qu'on nous pardonne cette petite fierté aux artilleurs lords, maintenant que le succès est acquis, que les faits particuliers sont noyés dans cet acte formidable, œuvre collective qui s'appelle : *la Victoire*. On comprend combien le désir de chacun de faire mieux que le voisin, l'émulation entre régiments, groupes, batteries, et même, dans la batterie, l'émulation entre les pièces était une force.

Le commandant envoie par les cyclistes chercher les deux commandant de batterie ; le capitaine Mathieu et le lieutenant Rol. Ces deux agents partent à vive allure sur la route arrosée à ce moment par un vif bombardement. Le commandant et le trompette, tenant leurs chevaux à la main, doivent s'appliquer contre le talus de la route pour éviter les éclats.

Presque aussitôt, le lieutenant Rol arrive le premier, à bicyclette ; il reconnaît le bois avec le commandant. Le capitaine Mathieu arrive ensuite.

La 14^e, celle qui a été le premier jour à l'avant-garde, sera encore en tête.

La veille, elle avait essuyé un bombardement sérieux de gros 210 pendant le repas du soir. Un obus était, entre autres, tombé entre la 3^e et la 4^e pièce, creusant un entonnoir de deux mètres de profondeur et de cinq mètres de diamètre. Les hommes avaient eu les gamelles pleines de sable, de la terre glaise s'était collée sur leur figure, mais pas un n'avait été blessé. Le premier soin de ces braves gens avait été de vérifier leurs canons qui, comme eux, avaient été épargnés.

Laissons encore une fois la parole au lieutenant Rol :

« Il fallait se porter en avant, au plus près, encourager l'infanterie. Section par section, à une heure d'intervalle, nous devons quitter la position. J'emmenai la première, Disdier la seconde. Il ne fallut que quelques minutes pour mettre les pièces à la position de route, placer les appareils sur le caisson téléphonique et en avant ! Au petit trot, nous abordons la crête qui conduit à la cote 182. Un instant de repos, le temps de donner les derniers conseils et, au grand trot, nous prenons pied sur le plateau. Un assez grand intervalle est laissé entre chaque voiture. Au moment où nous franchissons la crête, plusieurs officiers, parmi lesquels je crois reconnaître notre général de division et le colonel Martinet, saluent de la main !

A vive allure, la colonne franchit les quelque 1.500 mètres qu'il y a pour aborder la route de Saint-Rémy à Billy. Les obus ennemis tombent à droite et à gauche. Devant nous, la route disparaît dans la fumée... Il faut... Le carrefour est des plus dangereux : il est franchi au galop.

Toujours au galop, la colonne s'engage sur la route de Saint-Rémy, dans le chemin creux où le talus abrite une compagnie d'infanterie...

Là, arrêt obligatoire de quelques minutes. Un peu plus tard, la section franchissait deux fossés sans incidents et deux pièces se tournaient face à l'ennemi.

La manœuvre n'avait pas duré trois quarts d'heure et, dans quelques minutes, Disdier arrivait avec la deuxième section. Aurait-il la chance de traverser sans pertes ces barrages rendus terribles par l'emploi de fusées instantanées. Suivant l'horaire prévu, dans le même style, le deuxième temps s'était accompli ; mais un obus était tombé sous un attelage de milieu de canon, tuant les deux chevaux, ne blessant aucun homme. Un deuxième obus sectionnait le tendon d'un membre antérieur du cheval de Disdier. Aucun homme n'était blessé et tous, jeunes ou vieux canonniers, firent preuve d'un sang-froid admirable.

Les servants, à califourchon sur les pièces, regardaient impassibles tout ce qui se passait autour d'eux, certains même chantaient d'une voix forte et assurée, tandis que les conducteurs avaient beaucoup de mal à maîtriser leurs attelages.

Il convient de citer la crânerie du conducteur Lenormand, de la section de Disdier, dont les chevaux ont été tués. Dans le plus grand calme il enleva le harnachement et, l'ayant chargé sur ses épaules, l'emporta aux avant-trains en suivant ce même itinéraire battu par l'artillerie. Aussitôt installée, la batterie ouvrit le feu... »

Le 22, légère avance : la ferme de Martinpré est enlevée. Mais notre infanterie a rencontré une résistance sérieuse sur la ligne Oulchy-la-Ville-la-Caillette.

Pendant trois jours, ses efforts resteront sans résultats.

Le 23, la 13^e batterie, qui est la plus en arrière du dispositif général, reçoit l'ordre de se porter en avant et à gauche, de façon à se réunir de ce côté aux autres batteries.

A 9 heures du matin, le capitaine de Ladebat a conduit ses quatre pièces à 1 kilomètre devant la 14^e, dans le bois au sud de la route Saint-Rémy-Blangy à Plessier-Huleu.

Vers midi, la S. M. A. vient ravitailler la batterie. Mais le brouillard s'est dissipé : sans doute, les camions automobiles ont été vus. Un tir, venu des batteries allemandes des bois du Pessier et de Saint-Jean, blesse le capitaine Laffont de Ladebat au cou et au bras, ainsi que le brigadier Duret.

Le chef d'escadron arrive peu après dans la batterie. On lui apprend la blessure du capitaine qui vient d'être porté à l'ambulance. C'est la deuxième blessure que reçoit cet officier dont le sang-froid était légendaire au groupe et en qui tout le monde avait grande confiance.

Mais, dans la soirée, deux canonniers sont encore blessés : le servant Julien et le conducteur Ravoire.

Ce même jour, 23 juillet, il s'est passé à la 14^e un fait qui mérite d'être relaté :

A 10h.30, le lieutenant Rol se trouvait au P. C. du colonel commandant le 224^e régiment d'infanterie, à la ferme de Fronteny. Il était relié à sa batterie par téléphone.

Avec lui se trouvait le téléphoniste Quidel, à qui il donna l'ordre de dérouler un fil jusque sur la crête de Martinpré qui offrait un observatoire magnifique. Quidel déroula sa ligne jusqu'au point indiqué où vint bientôt le rejoindre le sous-lieutenant Gaupillat, du 43^e R. A. C., accompagné d'un sous-officier observateur.

Tous trois se trouvaient à genoux dans un entonnoir de 210 ; Quidel était occupé à la bonne installation de son téléphone lorsqu'un obus de 105 à fusée instantanée éclata à 5 mètres de ce petit groupe, blessant à la figure l'officier qui s'évanouit. Le sous-officier eut un bras profondément sectionné (amputé par la suite) et de multiples blessures à l'épaule droite et sur le corps.

Quidel porta sur ses épaules l'officier au poste de secours de la ferme de Fronteny, puis revint chercher le sous-officier et enfin remonta une troisième fois pour rejoindre son poste. Il franchit ainsi cinq fois cette crête située à 300 mètres des avant-postes allemands, battue à outrance par les mitrailleuses ennemies et par un tir d'artillerie qui rendit presque impossible par la suite toute liaison téléphonique.

Le téléphoniste Quidel montra ainsi une conduite magnifique qui lui valut une citation à l'ordre du 11^e corps d'armée.

Le 24, nouvelles attaques, sans succès, contre le bois de la Baillette. Le soir, tous les chefs de corps d'artillerie sont convoqués à la Fontaine-Allix, où le colonel Limousin expose la situation : l'attaque sera reprise le lendemain. On veut une décision.

Enfin, dans la journée, le 5^e régiment d'infanterie pénètre dans le bois de la Baillette et le 74^e dans les ruines d'Oulchy-la-Ville. Dans cette journée, la 14^e avait découvert de son observatoire de la ferme de Martinpré trois lignes d'infanterie ennemie s'avancant au nord-est de Grand-Rozoy, à moitié cachées dans les blés. Les obus de 155 bien placés dispersèrent en quelques minutes cette contre-attaque. En même temps, la 15^e tirait sur une colonne de fantassins et de voitures signalée sortant de Gramoiselle.

Le soir du 25, notre infanterie borde la route de Soissons à Château-Thierry.

Immédiatement, le commandant déplace les 13^e et 15^e batteries qui, pendant la nuit, s'établissent sans le ravin au sud de Billy-sur-Ourcq. Pendant ce mouvement, le conducteur Maurice, de la 13^e, est gravement blessé à l'épaule ; son cheval est tué sous lui.

Les 13^e et 15^e restèrent deux jours dans cette position avancée. Pendant ces deux jours, les tirs de préparation furent surtout dirigés sur la tranchée de défense du G. M. P. et la voie ferrée étroite d'Oulchy-le-Château qu'on devait attaquer.

Le 27, l'infanterie de la division commence sa relève.

Le 28, l'A. L. C. D. 5 appuie une attaque de la 41^e division d'infanterie sur la tranchée du G. M. P. qui est enlevée au sud de Grand-Rozoy.

Le Ve groupe part dans la nuit du 28 au 29 et va bivouaquer dans le buisson de Haut-Wison pendant trois jours.

III. – La Matz.

Le 1^{er} août, le V/103^e lève son bivouac du Haut-Wison et va, en deux étapes, à Chevrières (Oise), où il reste deux jours.

De Chevrières, le groupe se transporte le 5 août à Armancourt ; le 7, à Estrées-Saint-Denis, à la disposition de la 6^e division d'infanterie (34^e corps d'armée). L'infanterie de la 5^e division reste au repos, mais l'artillerie va prêter son concours à la III^e armée (Humbert) qui opère à la gauche de la Xe.

Cette opération a pour but d'enlever la ligne de la Matz.

L'objectif particulier de la 6^e division d'infanterie est Ressons-sur-Matz et abords.

Le V/103^e est en batterie, les trois unités l'une à côté de l'autre, dans le vallon nord-ouest de Gournay-sur-Aronde.

Il n'y aura pas de préparation d'artillerie ; mais l'A. L. C. participera aux barrages roulants qui commencent à l'heure H.

La nuit du 8 au 9, la journée du 9 et la nuit du 9 au 10 sont employées à approvisionner les pièces.

La position et les chemins d'accès sont violemment bombardés. Le conducteur Seyler, de la 14^e, reçoit un éclat d'obus qui lui enlève le bras gauche. Il n'y a aucun abri. Dans la nuit un obus tombe entre deux canonniers dormant au pied d'un arbre. L'obus n'éclate pas, mais coupe, à vingt centimètres de leurs tête, les racines de l'arbre et s'enfonce profondément dans le sol. L'un d'eux se réveille et dit à son camarade : « Je crois que ça se rapproche ! » puis tous deux se rendorment. Le lendemain matin, ils aperçoivent auprès d'eux le projectile qui est du 150.

L'attaque a lieu le 16, à 4h.30.

Les objectifs sont : la route de Compiègne d'abord, puis les abords de Ressons-sur-Matz.

Le 11 au matin, les batteries sont rassemblées à Estrées-Saint-Denis et repartent dans cette même journée pour la 5^e division d'infanterie. Elles arrivent le 11 au soir à Armancourt.

Le 13, l'abbé Hamelin célèbre, dans le village voisin de Jaux, cantonnement de l'A. C. D., un service religieux à la mémoire des artilleurs morts pour la France. Il prononce à cette occasion une oraison funèbre qui arrache des larmes à certains auditeurs.

IV. L'Ailette.

Le groupe ne devait avoir que quelques jours de repos. Rentré le 11 août à Armancourt et reconstitué aussitôt en matériel, il recevait le 15 l'ordre de se rendre dans la région d'Offémont, à la lisière de la forêt de Laigle.

Il est mis à la disposition de la 11^e division marocaine.

Les batteries prennent position à 500 mètres au nord de la ferme de la Cense.

Dans la traversée du village de Saint-Crépin-au-Bois, la colonne est prise sous un violent feu d'artillerie. Le servent Lancon, de la 15^e batterie, est tué. Les canonniers Le Pellez, Vasey, Lamare sont blessés dans la même batterie, qui perd également six chevaux.

Le lendemain 17, vers 8 heures, un avion ennemi survole et mitraille les batteries. Les mitrailleurs de la 15^e batterie ouvrent le feu et bientôt on voit l'appareil descendre et atterrir au sud de la ferme d'Escafu, tout près de la 13^e qui occupe la droite de la ligne. Les aviateurs ont le temps d'incendier leur appareil. L'un d'eux est blessé et conduit au P. C. d'un capitaine du génie voisin ; il est évacué. L'autre, un simple soldat, peut être interrogé par le commandant du groupe : il ne sait rien ou ne veut rien dire.

Le 15, le V/103^e ouvre le feu à 13 heures sur la ferme des Loges et Nampcel. Ces objectifs sont enlevés dans la soirée par l'infanterie.

Dans la nuit, bombardements d'avion sur le parc d'Offémont. Le conducteur Mintzer, de la 14^e batterie, est blessé mortellement.

Au jour J (20 août), la préparation intense d'artillerie commence à 5h.30. Nous sommes passés à la 132^e division d'infanterie qui a pour objectifs : monts de Choisy, la Pommeraye, Cuts, Berlincamps.

Le commandant décide, pour la suite des opérations, d'avancer ses pièces ; il exécute vers 11 heures avec les commandants des batteries, une reconnaissance dans le ravin entre la Maison-Neuve et la ferme des Loges, dit sur le plan directeur : le fond Lalain.

La pénurie des cadres commence à se faire sentir ; les fatigues précédentes se payent : le lieutenant Chenay, commandant la 13^e batterie en l'absence du capitaine Ladebat, est obligé de s'arrêter et de passer le commandement au sous-lieutenant Dollfus, qui reste seul ; le lieutenant Rol est évacué ; le sous-lieutenant Riou le remplace à la 14^e batterie ; la 15^e seule est restée aux ordres de son capitaine.

Le docteur Fourcade a été, lui aussi, évacué.

Nous restons en batterie, dans le fond Lalain, un jour et une nuit sans tirer.

Le groupe est réuni à la ferme de la Cense. Le chef d'escadron remet la croix de guerre à la 14^e batterie citée à l'ordre du 11^e corps d'armée pour sa brillante conduite aux affaires devant Oulchy.

Le 22, après une longue étape, cantonnement à Vez, près de Villers-Cotterets.

CHAPITRE IV.

Soissons.

La division est au 1^{er} corps, toujours à la Xe armée. Le général Mangin a reçu mission de « rompre le front ennemi ». Il attaquera dans la direction de Laon. Après notre avance de la fin de juillet, l'armée allemande s'est retirée derrière l'Aisne. La 5^e division d'infanterie,

réunie dans la région du Grand-Rozoy, va se mettre en route pour forcer le passage de la rivière aux environs de Soissons : la 13^e batterie, en batterie d à 500 mètres au nord-est du P. C. ; les 14^e et 15^e, sur les pentes boisées sud-ouest du ravin, à l'ouest de Billy-sur-Aisne ; la 15^e un peu en avant de la 14^e.

Mission du 1^{er} corps d'armée (divisions 5^e, 59^e, 41^e, 69^e ; en deuxième ligne, 32^e D. I.) : atteindre d'abord le moulin Laffaux, en progressant à gauche sur Leury, Clamecy, et à droite sur Vregny ; s'emparer ensuite du plateau de la Malmaison, ainsi que des débouchés au nord de l'Ailette. La bataille ne sera gagnée que lorsqu'on sera maître des hauteurs de Nomanpteuil.

L'artillerie lourde est chargée de la destruction des centres de résistance, de tirs de couverture d'ensemble et d'interdiction.

Le 28 août, la division doit prendre une base de départ au-delà de l'Aisne. Les trois batteries ouvrent le feu sur la région Crouy-ferme de la Montagne.

La 14^e a, dès le premier jour, plusieurs hommes et une pièce hors de combat. La 13^e a, comme mission, la protection immédiate du passage de l'Aisne et arrose la plaine entre Venizel et Bucy-le-Long. L'opération du 28, commencée à 7 heures, échoue. Elle est reprise dans la journée, mais se limite à une tentative de passage en face Saint-Mandard, près de Soissons.

Le 29, le capitaine Ladebat, guéri de ses blessures, est venu reprendre le commandement de sa batterie ; le commandant lui apprend, que, sur sa proposition, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Ce 29 août est une dure journée pour le V/103^e.

L'attaque a lieu 5h.25, avec préparation d'artillerie à 5 heures. Le 74^e doit déboucher par Venizel, sur Sainte-Marguerite ; le 5^e par les ponts de Soissons, sur Bucy-le-long ; le 224^e suit le 5^e.

Cette attaque échoue. Elle est reprise dans la soirée.

Le passage devant Venizel a été reconnu impossible.

On apprend, à notre gauche, l'avance de la 69^e division. Pasly, Cuffies, Leury sont à nous. Le lendemain, Crouy tombe également. Dès lors, la progression va être plus rapide. Un ordre de l'I. D. du 29 au soir, avait prescrit : « Profiter de toute avance de la 69^e division d'infanterie, suivre son mouvement, s'efforcer par tous les moyens d'établir des passages, etc... »

Le 30, une concentration de trois batteries détruit deux dépôts de matériel au sud de Bucy-le-Long et fait sauter un dépôt de munitions abandonné.

Le 31, une attaque générale est ordonnée. Le général Mangin prescrit que cette attaque « prendra le caractère d'une poussée brutale avec tous les moyens pour rompre le front ennemi ».

Les 2, 3 et 4 septembre, l'avance de Soissons sur Bucy-le-Long continue. Les batteries tirent sans arrêt du matin au soir.

Le 4 septembre est la journée définitive qui permet de nous installer sur les hauteurs de la ferme de la Montagne et au Montcel. Cette journée est une des plus glorieuses du groupe. De 5 heures du matin à 7 heures du soir, le tir n'est pas interrompu ; on laisse une pièce se refroidir, conformément au règlement ; les batteries n'ont plus que trois canons, mais deux canons sont toujours en action. Toutes les communications téléphoniques ont été maintenues. Les tirs ont été exécutés à la demande des régiments ou des bataillons de première ligne avec une rapidité et une précision absolument remarquables, indiquant chez les officiers comme dans la troupe un entraînement physique et intellectuel complet. Non seulement la liaison avec la 5^e division d'infanterie a été maintenue, mais le commandant est resté en liaison avec le lieutenant-colonel Doucla, commandant l'A. L. de la 69^e division, qui opère à notre droite et à laquelle le V/103^e apportera son concours pour l'attaque de Sainte-Marguerite.

Mais nos batteries ont été soumises à de violents bombardements de tous calibres. La 14^e surtout est éprouvée ; le brigadier Tascher et le maître pointeur Lerebourg sont blessés. Deux

pièces sont mises hors de combat. Une pièce de la 15^e passe alors à la 14^e ; les deux unités n'ont plus ainsi que deux canons chacune.

Passage de l'Aisne.

Le 5 septembre, une reconnaissance du commandant de groupe et des commandants de batteries traverse l'Aisne sur une passerelle de tonneaux établie à Venizel. Les positions sont choisies dans le ravin de Moncel et à gauche de ce ravin.

Dans la soirée, la 13^e batterie s'établit à Venizel (rive sud) sans passer la rivière. Dans la nuit du 5 au 6, dès que la 13^e a donné avis qu'elle était en état de tirer, la 1^e et la 15^e quittent leurs emplacements et, par Soissons, prennent position : la 14^e, dans le ravin de Moncel (pente ouest) ; la 15^e, au pied de la ferme de la Montagne, qui n'est plus qu'un amas de pierres. La 13^e rejoint la nuit suivante et s'installe à la gauche de la 14^e.

Malgré ses efforts précédents, malgré la résistance ennemie qui s'affirme davantage, notre infanterie progresse sur le plateau de Vregny ; elle tient tout le ravin de Nanteuil-la-Fosse à Sainte-Margueritte.

Le 7 septembre, au coucher du soleil, le colonel Limousin remet au capitaine Ladebat la croix de la Légion d'honneur. Les circonstances ne permettent pas une prise d'armes importante ni l'emploi des trompettes. Mais devant les canons chargés et pointés de la 13^e batterie sont rassemblés les servants de l'unité et une délégation des autres batteries. Le colonel commande l'ouverture et la fermeture du ban et, à ses commandements, répondent chaque fois deux coups de canon. Cérémonie simple, mais non sans grandeur, qui semble avoir impressionné beaucoup les hommes dont le nouveau légionnaire est très aimé.

Dans cette soirée du 7, la 15^e batterie va prendre position à l'ouest de Vregny.

Dans la nuit du 13 au 14, les deux autres batteries s'installent un peu plus au nord.

« Alors commencent des journées de combats qui comptent parmi les plus dures de la campagne. Nous avons atteint les abords du Chemin-des-Dames qui constitue un des principaux centres de résistance de l'ennemi. Celui-ci va, par tous les moyens, résister à nos attaques (1). »

Attaque de Sancy.

Ces attaques sont toutes dirigées sur Sancy. Combien, depuis le 9 septembre jusqu'au 16 septembre, nous a-t-on fixé de jours J et d'heures H. Les creutes de la région sont presque irréductibles par le canon. Un certain chemin creux qui, du nord au sud, relie Sancy à la Loge est plein de mitrailleuses qui arrêtent toutes nos attaques. C'est un objectif sur lequel, pendant une semaine, le groupe s'acharnera.

Nous avons, dans cette période, quelques blessés : Le Pottier, Gessel, de la 13^e batterie ; Certain, de la 15^e. Enfin, plusieurs sont atteints par les gaz ; deux doivent être évacués pour ce motif : Viel et Soyer, de la 13^e. Notre aumônier est intoxiqué lui aussi, mais il reste à son poste.

L'infanterie de la 5^e division est à bout de souffle ; mais l'artillerie lourde aussi.

(1) Extrait des *Pages héroïques de la 5^e D. I.*

La 13^e batterie n'a plus qu'une pièce, en personnel et matériel ; la 14^e et la 15^e ont encore du personnel, mais n'ont chacune qu'un canon en état de tirer.

Nous avons encore à préparer une attaque sur la ferme de Colombe.

Une première opération échoue. Ce n'est que dans la soirée du 17 que cette ferme tombe entre nos mains.

Les batteries restent en position, sans prendre part à aucune action importante, jusqu'au 24 septembre, date à laquelle elles vont cantonner à Bucy-le-Long.

Elles embarquent à la gare de Vaumoise, le 27 septembre, à destination de la Belgique.

CHAPITRE V.

Belgique (2^e séjour).

(27 septembre-11 novembre 1918).

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, le groupe débarque à Saint-Omer.

En trois étapes, exécutées sous la pluie, il se rend au camp Jock (Belgique), à deux kilomètres au nord de Poperinghe, près de la Chapelle-Saint-Sixte.

En route, on apprend la présence quelques jours plus tôt, dans la région, du Maréchal Foch : c'est l'indice d'une action offensive. En effet, elle commence bientôt, mais le groupe reste dix jours en stationnement. Ce repos lui est indispensable ; c'est le premier que peuvent prendre les batteries depuis longtemps.

La 5^e division est affectée à la Vie armée (Degoutte) du groupe de l'armée des Flandres, aux ordres de sa Majesté le roi des Belges. Elle fait partie du VII^e corps d'armée.

Le groupe est provisoirement aux ordres du capitaine de Ladebat, le commandant Assolant étant parti en permission après la prise de Sancy.

Après avoir longé la forêt d'Houthuslt, les batteries occupent leurs emplacements aux environs de Staden.

Notre position est approvisionnée en munitions. Le 14 au soir, un ordre du général Degoutte nous dit que l'armée des Flandres doit fournir un nouvel effort et, après tant d'héroïsme déjà accompli par ses soldats, chasser le lendemain l'Allemand des départements du nord de la France et de la Belgique.

Roulers et Thielt.

Le 14, en effet, nous attaquons. Tir d'écrasement d'artillerie sur les premières lignes de 5h.30 à 5h.32.

A 5h.32, départ de l'infanterie.

Nos barrages roulants ont porté notre infanterie d'abord jusqu'à Roulers, ensuite aux environs de Beveren et Schinschock.

A 11 heures, des fractions d'infanterie ont tourné Roulers par le nord et sont aux portes de Beveren.

Le capitaine de Ladebat fait aussitôt reconnaître des positions plus en avant.

Dans la nuit précédente, Roulers, incendiée, a été abandonnée par l'ennemi qui s'est retiré dans la région d'Ardoye.

Le 16 octobre, attaque d'Ardoye.

A 11 heures, la 15^e est mise à la disposition du 5^e régiment d'infanterie.

Elle prend position vers 16 heures, à deux kilomètres à l'ouest d'Ardoye, près de la route de Beveren. Mais le village a déjà été enlevé ; la batterie n'exécute aucun tir. Dans cette journée,

les 13^e et 14^e batteries, après avoir tiré le matin pour appuyer l'attaque d'Ardoye, se sont avancées, ont traversé Roulers pavoisée.

L'ennemi recule toujours.

Le lendemain 17, la 15^e toujours à l'avant-garde, se met, vers 11 heures, en batterie à 1 kilomètre 500 au sud-ouest de Pitthem. Pendant sa marche, elle subit un bombardement au carrefour de la route Bruges-Courtrai.

Thielt offrant une certaine résistance, la 15^e n'a pas bougé non plus le 18 ; elle a appuyé le mouvement de l'infanterie en tirant sur les sorties est de Thielt. Dans la nuit du 18 au 19, la 13^e prend position à un kilomètre au sud de Pitthem.

Dans la matinée du 19, la 15^e se porte à l'ouest de Thielt ; les deux batteries (13^e et 14^e) forment le parc à l'entrée ouest, l'état-major s'installe dans la ville. L'accueil des Belges enfin délivrés est indescriptible.

Malgré la fatigue résultant des déplacements et des tirs journaliers demandés par le 5^e régiment d'infanterie dans son avance, malgré les chargements et les déchargements de munitions qui les épuisent, les canonniers de la 15^e batterie continuent à faire preuve d'entrain et de courage ; aussi, quand le capitaine commandant le groupe parle de relever la batterie, le capitaine Mathieu, au nom de tous, demande-t-il à conserver son poste de batterie d'infanterie.

La Lys.

Une attaque nouvelle va commencer : il faut franchir la Lys que, le 19, le 5^e régiment d'infanterie a atteinte. Une tentative de passage brusque n'a pas réussi. Le 20, sur des passerelles de fortune, quelques éléments ont traversé la rivière dans la région de Gotthem.

Les 22 et 23, l'avance de notre infanterie à la station de Machelen continue. Le 23 au soir, elle atteint la voie ferrée. Les Allemands se sont retirés, mais en détruisant tout derrière eux.

La 5^e division d'infanterie est relevée, mais, comme toujours, l'artillerie reste en position.

Le Ve groupe passe à la 12^e division d'infanterie qui va attaquer dans la direction d'Olsene. Le 22, la 14^e avait été portée au sud de Wonthergem.

Dans la nuit du 29, tout le groupe se porte en avant. Il est passé aux ordres du colonel Maison, commandant de l'A. D. 132, et est affecté à la 37^e D. I. U. S. (américaine) du 30^e corps d'armée.

Toute la journée, les trois batteries faisant partie du groupement Leullier (A. L. C. D. 132) tirent sur la région de Gruyshauten et, en particulier, sur les pentes ouest des hauteurs à l'ouest du village où le colonel Maison, commandant l'A. D., a escompté une résistance sérieuse de l'ennemi. La 15^e batterie traverse la Lys à Ham, sur un pont de chevalets construit par le génie, et se met en batterie à un kilomètre au nord-est de la station d'Olsene, sous un violent bombardement d'obus toxiques et explosifs.

Le commandant Assolant vient, dans la journée, reprendre le commandement du groupe que lui remet le capitaine de Ladébat, lequel a porté son P. C. en avant d'Olsene.

Première attaque de l'Escaut.

Le 2 novembre au matin, tout le groupe est en batterie dans le ravin de Gruyshauten et Weghemlede, la 14^e au centre légèrement en avant des deux autres. Nous sommes à moins de 10 kilomètres de l'Escaut qui va être l'objectif de la division américaine.

Le 4 novembre, le groupe est envoyé au repos aux environs de Thielt, à Groowenboom et Hoolthœm, qu'il atteint après une marche de nuit très pénible sous la pluie, par de mauvais chemins. Il n'y reste que trois jours.

Deuxième attaque de l'Escaut.

Le 6 novembre, le commandant accompagne le colonel Limousin qui va prendre, à Danterghem, les ordres du général Nudant, commandant le 34^e corps d'armée, en vue d'une seconde attaque de l'Escaut.

Pour cette opération, une grande concentration d'artillerie est effectuée. Le commandant Assolant a sous ses ordres un groupement composé des groupes V/103^e, V/133^e, VI/133^e, I/307^e, commandés respectivement par le capitaine Laffont de Ladebat, les commandants Darras, Obe et Devals.

Le 9 novembre, le lieutenant Farjon, envoyé par le capitaine de Ladebat en reconnaissance d'un observatoire, ne rentre pas. On apprend plus tard que cet officier et son téléphoniste Nicolas ont été faits prisonniers en face Gavere, des postes allemands tenant encore de ce côté la rive gauche du fleuve.

Le 10, le feu est ouvert avec une grande violence, dès la levée du jour. Deux attaques ont lieu sans résultats. De 13 à 17 heures, une concentration d'une vigueur intense a lieu sur Gavere qui tient toujours.

Des tirs de nuit sont ordonnés. Quand on apprend que l'armistice sera signée le lendemain, ces tirs sont décommandés.

Le Ve groupe a tiré son dernier coup de canon le 10 novembre 1918, à 22 heures.

Dans la nuit, on reçoit par T. S. F. le message suivant que le commandant du groupement communique aussitôt aux quatre commandants de groupe :

11 novembre 1918, 5h. 43.

Maréchal FOCH à commandant en chef.

1° Les hostilités seront arrêtées sur tout le front à partir du 11 novembre, 11 heures (heure française).

2° Les troupes alliées ne dépasseront pas, jusqu'à nouvel ordre, la ligne atteinte à cette date et à cette heure.

Signé : FOCH.

Pour les opérations exécutées en Belgique (2^e séjour), le groupe obtenait une citation à l'ordre de la VI^e armée.

Enfin les récompenses particulières suivantes étaient décernées :

Chevalier de la Couronne et Croix de guerre belge.

Lieutenant GESQUIÈRE.

Médaille militaire belge.

Adjudant BOUVIER.

Croix de guerre belge.

Médecin aide-major SALVA.

Aspirant BOUGON.

Maréchal des logis ALEXANDRE.

Maréchal des logis BOMPY.

CHAPITRE VI.

L'armistice.

Après ces opérations, le groupe passe au 30^e corps d'armée et reste quelques jours sur ses positions. Il est ensuite mis en route dans la direction de Bruxelles. Arrivé le 22 novembre 1918 à Lidekerke (Brabant), il y reste trois jours et reçoit l'ordre de rentrer en France par étapes. Le 5 décembre, il est à Vieille-Eglise, cantonnement de repos. Dans ce village, le commandant est convoqué le 13 décembre à Rosendaele, près de Dunkerque, où le maréchal Pétain lui remet la fourragère.

Le groupe est ensuite cantonné à Marck (Pas-de-Calais) où il séjourne du 15 décembre au 20 janvier. Les batteries sont ensuite mises en route pour la Belgique et exécutent, en sens inverse, à peu près les mêmes étapes faites deux mois auparavant. Elles s'embarquent à Courtrai le 7 février et débarquent à Grunstadt (Palatinat bavarois) ; elles cantonnent à Sausenheim et Kleinkarbalch.

La 5^e division retrouve dans son nouveau cantonnement le 3^e corps d'armée.

Le 19 février, Le Ve groupe du 103^e passe ses classes démobilisables (officiers compris) au VIIe du 103^e, qui va être dissous et lui donne en échange ses éléments jeunes.

A la date du 20 février, le groupe est presque entièrement reconstitué en matériel et personnel et est prêt à de nouvelles actions. Mais ce n'est plus le Ve groupe, c'est une fusion du Ve et du VIIe. Le 11 mars, la C. L. est dissoute.

Le 25 mars, le groupe va cantonner dans la région de Kirchenbolanden où se trouve le G. Q. de la division de l'A. D. 5. Le commandement de l'A. D. 5 est passé au colonel Maison. L'état-major est à Stetten, puis à Bischem.

Outre certains officiers démobilisés, le groupe avait perdu, par suite de mutations, quelques officiers :

Le capitaine de Ladebat avait été, le 13 novembre 1918, le surlendemain de l'armistice, nommé au commandement par intérim du VIIe groupe du 120^e d'artillerie lourde (Ire armée, A. D. 168).

Le 21 février 1919, le capitaine Mathieu est nommé instructeur à l'école de Fontainebleau.

Le 22 avril, le sous-lieutenant Combettes passe au Vie groupe du 103^e.

Le 1^{re} juin, le lieutenant Rol passe au 101^e R. A. L.

Au 20 juin, la situation d'encadrement du groupe était la suivante, dans laquelle on remarquera des noms nouveaux : ce sont les officiers venus du VIIe groupe :

État-major :

Chef d'escadron ASSOLANT ; Adjoint : lieutenants PRADES et ROHAT ; sous-lieutenants GAVIGNON et DEVELINGE ; lieutenant d'approvisionnement BERNARD ; médecin X*** ; vétérinaire, X***.

13^e batterie :

Commandant de batterie : lieutenant CHENAY ; sous-lieutenants DOLLFUS et BOUGON ; aspirant GIANT.*****

14^e batterie :

Commandant de batterie : lieutenant GESQUIÈRE ; sous-lieutenants RIOU, DISDIER et DUMONT.

15^e batterie :

Commandant de batterie : lieutenant THABAUT ; sous-lieutenants GUYOCHIN et BATAILLE ; aspirant GRENÉ.*****

Section de munitions automobile.

Lieutenant commandant BOLLON ; sous-lieutenant REY.

Le 18 juin, le groupe quitte ses cantonnements à 3 heures du matin pour se rapprocher du Rhin. Les trois batteries sont réunies à Maudach, au sud-ouest de Ludwigschaffen.

La S. M. A. rejoint à Mutterstadt, après avoir fait son plein de munitions.

Des reconnaissances avaient été entièrement faites par le commandant en vue d'une reprise éventuelle des hostilités. En cas de dénonciation de l'armistice, la mission de la 5^e division d'infanterie était de passer le Rhin à Worms et à Mannheim ; le V/103^e appuyait cette dernière opération.

Le 23 juin, ordre parvient, dans l'après-midi, d'aller occuper les emplacements prévus, savoir : la 13^e et la 14^e, à 300 mètres de la sortie est de Maudach, de part et d'autre de Ludwigschaffen ; la 15^e, à 1 kilomètre nord-est de Rheingonnein, sur la rive gauche du Rhin.

Objectif du groupe : la ceinture de villages autour de Mannheim et toutes les voies d'accès.

Les emplacements sont occupés à 18 heures ; les batteries sont approvisionnées à 250 coups.

A 21 heures parvient l'ordre suivant du colonel Guillaume, commandant la 10^e brigade d'infanterie, chargée de l'action sur Mannheim :

Gouvernement allemand accepte sans réserve.

Opérations préparées par armées alliées ajournées momentanément.

Artillerie reprend ses cantonnements. Exécution immédiate.

Dans la nuit, un message du Maréchal Foch est communiqué aux troupes confirmant avec plus de détails les renseignements précédents.

Le 24 juin, au matin, la guerre était terminée.

Le V/103^e, après avoir séjourné vingt jours à Gollheim, Kerznheim et Eisenberg, s'embarquait les 18, 19 et 20 juillet à Grunstatd à destination de Caen ; le 24 juillet, le groupe glorieux était dissous. Ses batteries, réunies en une seule, devenaient la 13^e batterie du Ve groupe du 43^e R. A. C.